

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

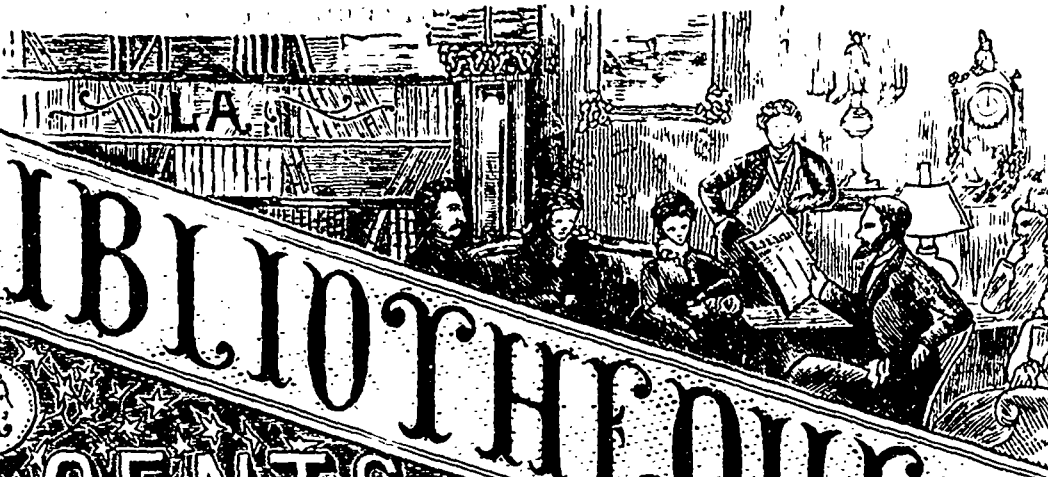
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	15X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

BIBLIOTHÈQUE

CINQ CENTS



Publiée par POIRIER, BESSETTE & C^{IE}, 1540, rue-Notre-Dame

Vol. II

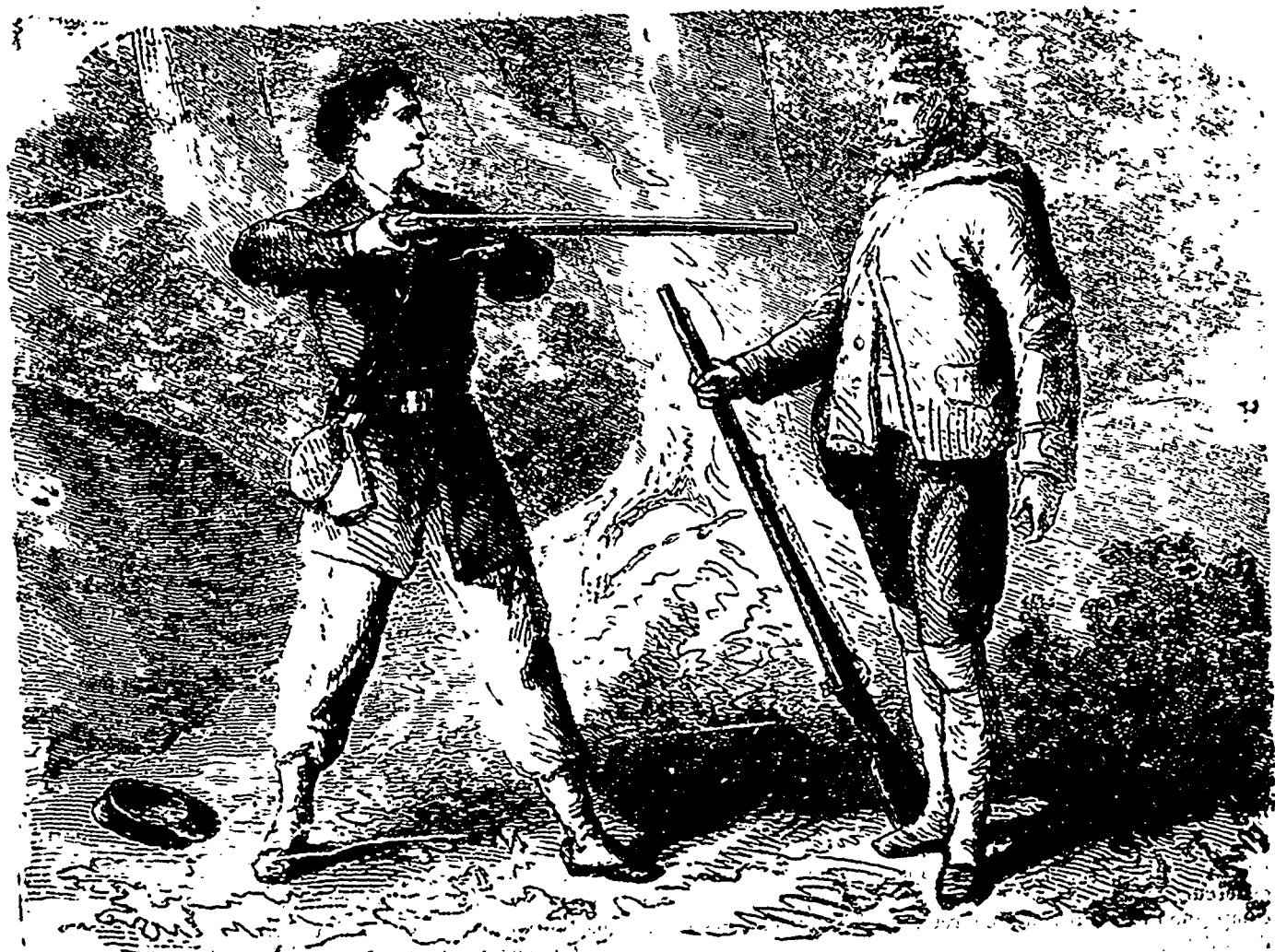
{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 3 FEVRIER 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 18

UNE FAMILLE CORSE



Je pourrais te tuer, et la querelle entre ta famille et la mienne serait finie....

UNE FAMILLE CORSE

I

Pour prendre une idée exacte de l'aspect général de la Corse, on n'eût pu choisir peut-être un plus bel observatoire que l'endroit sauvage où venaient de faire halte, dans la partie orientale de l'île, à quelques lieues de Moita, deux voyageurs qui descendaient des montagnes. Cet observatoire était une colline verdoyante, parsemée de quelques oliviers dont le feuillage grêle permettait d'embrasser d'un regard l'immense horizon qui s'étendait à l'entour.

Un seul troupeau de brebis noires à quatre et à six cornes, broutait le gazon à quelque distance, et semblait livré absolument à ses caprices, pendant que les gardiens et les chiens dormaient à l'ombre des châtaigniers. Enfin, sauf le cri des cigales et le sifflement des merles dans les genévriers, on n'entendait aucun bruit.

Bien que les deux voyageurs fussent en apparence étrangers au pays, le riche panorama qui s'étendait autour d'eux, n'avait pu les distraire un moment du projet pour l'exécution duquel ils venaient de faire halte.

Après avoir quitté un sentier escarpé qu'ils suivaient depuis le matin, ils s'étaient assis sous un des châtaigniers séculaires dont l'écorce seule semble soutenir le volumineux feuillage, puis déposant sur le gazon deux gourdes bien remplies et quelques provisions tirées de leurs havre sacs, ils avaient disposé lestement un repas substantiel et abondant.

C'étaient deux jeunes gens, et malgré leur indifférence pour les beautés de la nature, on jugeait à leurs costumes qu'ils appartenaient à une classe assez élevée de la société.

L'un d'eux, pour qui le fumet d'un jambonneau étalé sur l'herbe dans une double feuille de papier, semblait avoir moins de charmes que pour son compagnon, était un petit jeune homme frêle et délicat ; n'eût été l'imperceptible moustache brune de sa lèvre supérieure, il eût pu passer pour un enfant. Ses cheveux, bien qu'une longue marche eût dû en altérer la symétrie, s'échappaient encore en boucles unies et soignées de dessous une légère casquette, de forme à la mode ; d'élégantes lunettes d'acier voilaient l'expression vague et peu hardie de ses yeux bleus. Sa taille était mince, élancée ; on eût dit un de ces adolescents damerets, pour qui l'air libre a trop d'oxygène et la lumière du soleil trop d'éclat, une de ces créatures timides et faibles à qui l'action et le mouvement sont interdits par leur nature, et à qui il ne reste pour dépenser leur activité intérieure que l'étude ou le travail du cabinet.

Le reste de son costume trahissait des habitudes d'élégance peu en harmonie avec les nécessités présentes. Ses bottes vernies lui avaient été d'un faible secours sur les roches de la Corse, malgré les guêtres soigneusement bouclées qui les protégeaient pendant la marche. Le charmant paletot d'été qui serrait sa taille, bien qu'il attestât la coupe savante d'Humann, avait dû le garantir fort mal le matin contre le vent froid des montagnes. Enfin, il semblait que le poids du carnier tout neuf qu'il avait porté sur ses épaules, excédât ses forces, car en arrivant au lieu de la halte, il s'en était débarrassé avec effort, et s'était laissé tomber sur l'herbe, épuisé de fatigue et découragé.

D'ailleurs il était en proie à des préoccupations intérieures, qui sans doute ne contribuaient pas peu à diminuer son énergie ; quelquefois son front pâle se plissait convulsivement et des soupirs involontaires s'échappaient de sa poitrine quand il regardait son compagnon.

Il y avait donc une cause morale qui s'unissait aux fatigues physiques pour le jeter dans cet état d'abattement. Il restait indifférent aux charmes du repas comme aux charmes de la nature, et il se contentait de tremper ses lèvres dans le vin généreux que contenait sa tasse de cuir, pendant que son compagnon exerçait son vigoureux appétit sur les mets étalés devant lui.

Ce nouveau personnage, en effet, n'avait rien de commun

avec la frêle miniature humaine que nous venons de peindre. C'était un gros garçon bien découpé, robuste sans lourdeur, à visage ouvert et mâle, dont le caractère était banal peut-être mais gai et plein de franchise.

Son costume, pour être moins élégant que celui de son ami, était beaucoup plus approprié à la circonstance. Son ample redingote de chasse en drap vert à bouton d'argent, pouvait également le défendre contre le froid et contre la pluie ; ses gros souliers n'avaient nullement souffert du contact des rochers corses, et sa casquette de cuir verni, protégeait ses traits contre les ardeurs du soleil méridional.

Il semblait aussi beaucoup plus habitué que son camarade aux excursions pédestres, et la fatigue pour lui se manifestait seulement par le monstrueux appétit dont nous avons parlé.

Enfin, l'unique pensée qu'il parût avoir en ce moment, était de voir complètement à nu les os du jambonneau qu'il attaquait du couteau et des dents.

Peut-être ce désir allait-il être satisfait, quand la première faim assuivie, le joyeux et matériel garçon s'avisa que son compagnon, au lieu de l'imiter, restait pensif, la tête appuyée dans ses mains, et lui laissait tout l'honneur de mener à bien son glorieux projet.

—Quoi donc ! monsieur Charles Labeccio, dit-il en riant, sans cependant interrompre le travail de ses mâchoires, la fatigue produit-elle sur vous un tel effet qu'elle vous empêche de déjeuner ? Aussi, pourquoi diable, continua-t-il d'un ton indifférent, avez-vous exigé que nous fissions à pied le chemin de Corte à Casabella ? Je savais bien, moi, que vous ne pourriez y tenir ! C'était bon pour un chasseur, un bourgeois campagnard comme moi ; mais vous, élevé à Paris, habitué à ne marcher que sur l'asphalte du boulevard Italien, comment pourrez-vous résister à tant de fatigues ? Nous aurions dû, au moins, prendre des chevaux, un guidé, que sais-je ! Vous serez épuisé quand nous arriverons chez votre tante, et il paraît que nous sommes encore loin de l'habitation.

—Deux heures de marche suffiront pour l'atteindre, répondit d'une voix douce et musicale comme celle d'une femme, celui qu'on avait appelé Charles Labeccio ; les indications qu'on nous a données sont si précises, que nous ne pouvons nous tromper de route. J'ai voulu, mon cher Paul, éviter les retards que des guides bavards et l'embaras de nos montures vous auraient occasionnés. Les motifs de ce voyage sont si importants pour moi que je ne dois pas perdre volontairement une minute, et encore ne sais-je pas si j'arriverai à temps !

Ces paroles furent prononcées d'un ton si triste, que Paul regarda fixement son jeune compagnon et lui dit avec un accent de cordialité :

—Ah çà, monsieur Charles, nous nous connaissons déjà depuis assez longtemps pour qu'il doive y avoir entre nous confiance et intimité ; eh bien, ma foi, je vous avouerai tout rondement que j'ai remarqué en vous quelque chose qui me chagrine ; vous avez des peines secrètes. Depuis ce matin surtout vous êtes triste, inquiet, et à mesure que nous approchons de l'habitation de votre tante, cette tristesse et cette inquiétude augmentent. A moins que l'émotion de revoir votre pays natal n'en soit la cause, je ne puis m'expliquer...

—Je vous ai dit, monsieur Duvert, que, quoique né en Corse et dans l'habitation même où nous allons, j'ai quitté le pays depuis l'âge de trois ans ; il est donc aussi nouveau pour moi que pour vous-même.

II

—Elevé à Paris, reprit-il, je n'ai jamais touché un fusil de ma vie ; aussi serai-je un pauvre chasseur. D'ailleurs je ne sais si je pourrai vous accompagner dans vos joyeuses promenades ; sans doute la mission dont je suis chargé auprès de ma tante occupera tous mes instants.

Il y eut un moment de silence. Charles était retombé dans sa rêverie et Duvert mettait en œuvre tous les ressorts

de son imagination un peu lourde pour chercher la cause de ce chagrin dont on lui faisait mystère. Tout à coup il parut frappé d'une idée qui ne lui était pas encore venue depuis le commencement de son intimité avec le jeune Corse.

—Monsieur Labeccio, dit-il d'un air sérieux, je ne voudrais pas vous offenser, cependant je désire avoir une franche réponse à la demande que je vais vous adresser : Ne suis-je vraiment pour rien dans la cause de cette inquiétude qui augmente à mesure que nous approchons de la demeure de votre tante ?

—Vous ? s'écria Charles étonné.

—Moi-même ; écoutez. En acceptant votre invitation de passer quelques jours dans votre famille, il a été sous-entendu que je ne serais pas pour elle et pour vous un sujet d'embarras. Je n'avais aucun titre pour mériter cette politesse de votre part ; nous nous sommes rencontrés sur le bateau à vapeur qui nous transportait à Ajaccio ; vous veniez en Corse pour affaires, moi j'y venais sous prétexte de faire des études d'agriculture, mais en réalité pour voir le pays, et acquérir par le frottement des hommes, ce qui manque à mon éducation.

Nous nous sommes rapprochés facilement, nous nous sommes convenus, et vous m'avez proposé, puisque j'avais tout mon temps à moi, de vous accompagner jusqu'à l'habitation de votre parente ; j'ai accepté sans façon. Cependant, maintenant que nous approchons du terme du voyage, si vous avez des inquiétudes sur la manière dont je pourrai être reçu à Casabella, si vous avez fait depuis notre départ des réflexions qui vous avaient échappé d'abord, si enfin l'idée vous est venue qu'un étranger pouvait être de trop au milieu de ces affaires graves que vous allez traiter ici, parlez franchement, ne vous gênez pas. Nous ne sommes qu'à quelques lieues de Corte... et je ne vous garderai pas rancune.

Charles l'interrompit par un geste amical.

—Y pensez-vous, monsieur Duvert ? répondit-il ; vous ne savez pas combien les devoirs de l'hospitalité sont sacrés parmi les Corses, et ma tante Bianchi est aussi Corse que personne à cet égard. Non, non, ne redoutez aucun mauvais accueil pour vous, aucune gêne pour ma famille. Je suis fondé à croire, au contraire, que votre présence sera plus agréable que la mienne...

—Que dites-vous ? moi, étranger, inconnu, assez mal élevé, puisqu'il faut l'avouer, vous croyez...

—Vous avez plus de chances que moi-même, Duvert, de plaire à cette parente que je n'ai jamais vue, mais dont je connais les idées et le caractère... Eh bien, ajouta-t-il en se ravisant, je ne ferai pas plus longtemps le discret avec vous ; je vous estime et vous aime déjà assez pour vous accorder une confiance entière ; d'ailleurs, dans la bizarre position où je me trouve, je pourrai avoir besoin de conseils, des secours, et peut-être des consolations d'un ami.

Le jeune agriculteur lui saisit brusquement la main, qu'il écrasa presque, tant son étreinte était vigoureuse, et tant la main de Charles était délicate :

—Parlez, parlez sans crainte, monsieur Charles, dit-il avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire ; les conseils et les consolations, voyez-vous, ne sont pas précisément mon fort ; je ne suis pas un grand rhétoricien, et quand il ne s'agit plus de la manière de herser un champ ou de greffer un pommier, je n'ai pas grand-chose à dire. Cependant, mon gros bon sens est à vos ordres, ainsi que mes poignets, si, comme je le suppose, vous ne pouvez pas compter sur les vôtres. Maintenant, parlez ; Paul Duvert est un bon diable, après tout, et peut-être à nous deux trouverons-nous moyen de mener à bien cette affaire qui vous occupe tant.

Charles le remercia du geste, et allait commencer le récit annoncé, quand Paul se leva.

—Ne m'avez-vous pas dit, demanda-t-il, que vous voulez éviter toute espèce de retard, et que l'affaire qui vous appelle auprès de votre tante est très-pressée ?

—Il y va de l'honneur et de la fortune de mon père, répondit Charles.

—Qu'attendons-nous donc pour nous remettre en route ? reprit Duvert en ramassant précipitamment les restes des provisions, qu'il engloutit dans son havresac ; puisque vous ne mangez pas, il est inutile de perdre ici un temps précieux... je trouverai bien moyen de grignoter quelque chose en marchant, car, soit dit sans vous offenser, mon cher Labeccio, je ne suis pas embarrassé de suivre votre pas.

Après un moment de silence, Charles reprit :

—Je ne veux pas abuser de votre patience, mon cher Paul ; aussi ne tenterai-je pas de vous expliquer la généalogie de ma famille, qui est une des plus anciennes et des plus riches de la Corse. Je vous dirai seulement que sous l'empire, par suite d'événements qu'il est inutile de raconter, cette famille se trouva réduite à deux personnes, mon père et ma tante Bianchi, derniers héritiers du nom et de la fortune de nos ancêtres.

—Ma tante, profondément attachée aux mœurs et au sol même de la Corse, épousa un riche propriétaire foncier, qui mourut peu de temps après son mariage sans lui laisser d'enfants. Quant à mon père, il avait épousé une Française, fille d'un important fonctionnaire d'Ajaccio ; ce fut déjà là un motif de discorde entre le frère et la sœur.

—Madame Bianchi est une femme bizarre, entichée des préjugés locaux ; elle a toujours considéré comme une mésalliance cette union avec une femme qui n'était pas Corse d'origine.

—Cependant, lorsque ma mère devint enceinte de moi, les deux branches de la famille semblèrent sur le point de s'entendre. Ma tante, comme je vous l'ai dit, était veuve et sans enfants : elle espéra que ma mère donnerait le jour à un garçon qui relèverait ainsi le nom de Labeccio près de s'éteindre. Aussi ma mère fut-elle invitée à venir faire ses couches à Casabella, l'habitation où nous nous rendons en ce moment, et ma naissance combla de joie les deux familles.

—Malheureusement, les deux belles-sœurs ne pouvaient s'aimer : ma mère, toute française de mœurs et de caractère, blessait à chaque instant les idées et l'orgueil de madame Bianchi. Les divers systèmes que l'une et l'autre se proposaient de suivre dans mon éducation, ne contribuèrent pas peu à les diviser.

—Ma tante voulait qu'on m'élevât en Spartiate, avec dureté, sans s'inquiéter de l'intelligence autrement que pour la façonner suivant les préjugés du pays. Madame Labeccio, femme du monde et mère jalouse, qui, du reste, me voyait faible et délicat, repoussait ces conseils, me traitait en enfant gâté.

—Il en résulta des querelles nombreuses, et un jour, après une scène violente, mon père, ma mère et moi nous quittâmes l'habitation pour n'y plus revenir. De ce moment, mon père, qui avait conservé une grande déférence pour sa sœur aînée, s'affranchit de toute contrainte ; il vendit ses propriétés en Corse, et alla s'établir à Paris, où il éleva avec ses capitaux et ceux provenant de sa femme, une maison de banque qui a toujours été estimée et recommandable jusqu'ici.

—Ma tante fut vivement irritée de ce qu'elle appelait la désertion de mon père, malgré les avances qui lui furent faites, elle resta longtemps sans vouloir donner de ses nouvelles.

—Elle était riche, et sa fortune devait naturellement me revenir plus tard ; pour tromper les espérances de mes parents, elle prit avec elle une jeune orpheline pauvre, de la famille de son mari, et annonça hautement qu'elle lui laisserait tous ses biens ; cette jeune personne est mademoiselle Thérèse Bianchi qui demeure maintenant près d'elle, et qui, nous a-t-on dit, est charmante, douée des plus belles qualités.

—Sur ces entrefaites, ma pauvre mère, à qui ma tante attribuait nos mésintelligence, venait de mourir à Paris.

—En recevant cette triste nouvelle, madame Bianchi sembla vouloir se rapprocher de son frère : elle écrivit, et soit amour-propre de ne pas paraître faire d'avances, soit intérêt véritable pour le seul rejeton direct des Labeccio, ce fut de moi seul qu'il fut question dans cette lettre.

—Mon père n'eut garde de repousser ces ouvertures ; jaloux de cette fille d'adoption, dont ma tante voulait faire son héritière, et prévoyant déjà les désastres qui pouvaient survenir dans ses affaires, il résolut de m'acquiescer à tout prix la protection et l'amitié de sa sœur.

« Aussi, se garda-t-il bien de heurter ses préjugés comme l'avait fait autrefois ma pauvre mère. Il lui répondit de manière à flatter ses idées, et tout en faisant l'éloge de mes dispositions, il annonçait qu'il comptait désormais suivre pour mon éducation les conseils que sa chère sœur voulait bien lui donner.

« Une active correspondance s'établit depuis cette époque, et c'est ainsi que mon père est arrivé à donner de moi à mon unique parente, l'idée la plus bizarre qu'il soit possible d'imaginer.

« Sachant que madame Bianchi estimait particulièrement la force physique, les qualités du corps, il me représenta comme un enfant fort, robuste et droit, tandis que j'étais faible et maladif. Ma tante méprise cette instruction brillante, mais trop souvent inutile, que l'on donne aujourd'hui à la jeunesse. Pendant que je répondais au concours général des prix de grec et de latin, mon père annonçait à sa sœur qu'on m'élevait à la campagne, où j'acquerrais des connaissances pratiques d'agriculture, et où la chasse était mon unique amusement.

« Ma tante tient surtout au caractère et aux mœurs de la Corse, et pendant que j'étais encore un timide adolescent, toujours prêt à pleurer au souvenir de ma mère morte, mon père me représentait, dans ses lettres à sa sœur, comme un jeune homme hardi, batailleur, qui avait porté au milieu de la civilisation parisienne les instincts fiers et indomptables du tempérament corse.

« Enfin, il alla si loin qu'il dépassa le but; il ne voulait qu'appeler l'intérêt de ma tante sur moi, et ma tante, excitée par les éloges qu'on lui avait fait de ma personne, exprima avec beaucoup d'insistance le désir de me voir.

« Ce n'était pas là le compte de mon père. Sachant bien qu'elle ne se déciderait pour aucune raison du monde à venir à Paris, il avait espéré que jamais il ne lui serait possible de reconnaître combien j'étais différent de ce portrait.

« Il s'excusa donc sur sa tendre amitié pour moi, sur la peine qu'il aurait à se séparer de son fils unique, sur les inconvénients de me faire voyager seul, car ses affaires ne lui permettraient pas de m'accompagner; mais ces excuses étaient trop frivoles.

« Madame Bianchi le sentit; elle annonça à mon père qu'il l'avait trompée à mon sujet, que sans doute je n'étais pas digne de son affection, et qu'elle m'oublierait. En effet, de ce moment elle cessa d'écrire, et nous fûmes ainsi sur le point de perdre le fruit de quinze années de ménagements et de ruses.

III

« Les choses en étaient là quand, il y a quelques mois, mon père m'apprit en pleurant que, par suite de plusieurs faillites successives dont il venait d'être victime, il allait se trouver forcé de suspendre ses paiements.

« Ce fut pour moi un coup terrible; jusque-là je n'avais songé, après avoir terminé mes études, qu'à vivre de la vie agréable et facile de Paris; cette nouvelle me rappela au sentiment du positif.

« Je me mis au travail avec mon père, pour chercher dans les affaires de notre maison de banque, les ressources capables de nous sauver. Tous nos efforts furent inutiles; il ne nous fut jamais possible de trouver un moyen pour faire face à des échéances prochaines, et après bien des calculs, après avoir tarifé au plus haut les ressources qui nous restaient, nous acquîmes la certitude que, si nous ne pouvions réaliser promptement une somme de cent mille francs, notre ruine et notre déshonneur étaient certains.

« Cependant, mon père se souvint alors que sa sœur était une des plus riches propriétaires de la Corse, et qu'elle pouvait le sauver.

« Ma tante a d'immenses plantations d'oliviers, des terres mieux cultivées que celles que nous avons vues jusqu'ici; ses revenus sont grands, et comme elle ne dépense presque rien pour elle-même et pour sa pupille, elle envoie chaque année à un banquier d'Ajaccio des économies assez fortes qui montent

actuellement à une somme considérable. Mon père n'ignorait pas cette circonstance et il me fit part de ses relations antérieures avec madame Bianchi; il me dit que, vu l'adfection qu'elle semblait avoir pour moi, elle ne me refuserait pas la somme dont nous avons besoin, si j'invoquais mes droits à son intérêt.

« Vous pouvez croire que je n'hésitai pas à faire une démarche; j'écrivis à ma tante une lettre très-pressante où je lui exposais la situation de mon père.

« La réponse ne se fit pas attendre; madame Bianchi m'assura, dans une lettre qui m'était personnellement adressée qu'elle avait les moyens et la volonté de sauver mon père, mais qu'elle entendait n'offrir les cent mille francs en question qu'à moi seul, le futur représentant de la famille; que si j'étais réellement tel qu'on le disait, je n'avais qu'à me rendre immédiatement en Corse, et qu'elle me donnerait elle-même la somme demandée.

« Elle ajoutait que ce voyage ne serait pas de longue durée, qu'elle s'arrangerait de manière à ne mettre aucun retard dans l'envoi des fonds après m'avoir vu; mais que, si je ne partais pour la Corse aussitôt après la réception de sa lettre, elle considérerait mon refus de la visiter comme une rupture définitive; elle léguerait tous ses biens à sa pupille, mademoiselle Thérèse Bianchi, et ni mon père ni moi nous n'entendrions jamais parler d'elle.

« Vous devez comprendre, mon cher Paul, dans quel embarras nous nous sommes trouvés en recevant cette injonction péremptoire. Je diffère tant du portrait que l'on a fait de moi à mon inflexible tante, que je suis presque certain de lui déplaire, et, furieuse d'avoir été trompée, elle refusera de remplir sa promesse.

« Cependant, comme le voyage que j'accomplis en ce moment était la seule espérance qui nous restât, je n'ai pas hésité à me mettre en route.

« Peut-être parviendrai-je à émouvoir ma tante au récit des malheurs qui nous menacent. Si je ne suis pas tel qu'elle s'attend à me trouver, les prières que je lui adresserai au nom de mon père parviendront sans doute à la toucher. Enfin il faut que les fonds soient à Paris pour la fin du mois; et il ne m'est pas possible de chercher un autre moyen de salut que celui qu'elle nous offre. Vous voyez combien je suis excusable de trembler à mesure que nous approchons de Casabella!

Paul avait écouté ce récit avec une attention soutenue; il n'avait pas songé une seule fois à porter la main au sac aux provisions, et il garda le silence longtemps encore après que Charles Labecchio eut cessé de parler.

—Où, oui, reprit-il enfin en secouant la tête, le cas est embarrassant! Mais aussi, mon cher camarade, permettez-moi de vous dire qu'il faut que votre père soit bien... Comment dirai-je? Oui, bien *bon enfant* (et il appuya sur le mot) pour être allé fourrer dans la cervelle de votre tante un tas de sottises à votre égard. A la vérité on n'a jamais rien vu d'aussi bicornu et d'aussi original que cette chère parente. D'après ce que vous m'avez dit, elle compte trouver en vous une espèce de tambour-major, jurant, pestant à tout propos, ayant le poing sur la hanche, défiant au bancal l'univers entier et ma foi! vous ressemblez plutôt à une jeune demoiselle parisienne habillée en cavalier et étouffée dans un corset qu'à un pareil personnage.

—Que voulez-vous, Duvert! répondit Charles en soupirant, mon pauvre père n'avait d'autre pensée que de me concilier l'affection d'une parente vieille et riche qui pouvait me laisser son héritage; il n'avait pas songé aux circonstances malheureuses qui amèneraient une entrevue entre elle et moi, il s'est trouvé pris à son propre piège.

Tous les deux se turent et se mirent à réfléchir. Ils suivaient en ce moment un des sentiers après et tortueux qui sont presque les seules voies de communication dans la Corse, et traversaient une belle vallée que dominaient des collines boisées.

Ce silence durait déjà depuis quelques instants. Duvert

toucha doucement le bras de son compagnon, en désignant de l'autre main un individu debout et immobile au sommet d'une colline qu'ils allaient gravir.

Cet individu paraissait armé, et sa haute taille se dessinait en noir sur le ciel bleu clair, comme une inquiétante silhouette.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Paul à son compagnon ; que diable peut faire cet homme en pareil endroit ?

— C'est quelque habitant du pays, dit Charles en regardant avec distraction dans la direction indiquée ; un pâtre, peut-être... il nous dira si nous sommes ou non dans le bon chemin.

— Si c'était un pâtre, nous apercevriions le troupeau confié à sa garde ; d'ailleurs je vois d'ici briller dans ses mains quelque chose qui ressemble à un fusil.

— Tous les paysans que nous avons rencontrés jusqu'ici n'avaient-ils pas le fusil sur l'épaule ?

— Oui, et c'est une habitude qui convient mieux à des voleurs de grand chemin qu'à de pacifiques agriculteurs. Mais avez-vous remarqué que cet homme là-haut se trouve exactement au milieu du sentier, afin que nous ne puissions passer sans sa permission ? Avez-vous remarqué aussi qu'il nous regarde avec une attention soutenue, comme s'il était venu là tout exprès pour nous attendre ?

Charles répondit en souriant que leur costume et leurs allures avaient été déjà plusieurs fois, dans le cours de leur voyage pédestre, l'objet de la curiosité des montagnards, et qu'il n'y avait pas lieu de s'en inquiéter.

— Ce n'est pas que j'aie peur, au moins, monsieur Labeccio dit Paul d'un air tranquille ; si nous étions seulement dans un chemin dépendant de la commune de Martigny, où je suis né, je m'inquiéteraient aussi peu de ce grand flandrin que du Grand-Turc ; mais ici, je suis dépaysé, et ce que je ne connais pas m'a toujours porté ombrage... Si encore j'avais quelque bon gourdin... Attendez un instant.

Il tira de sa poche un couteau et coupa avec dextérité dans un taillis voisin une énorme branche appropriée à l'usage qu'il en voulait faire. En un clin d'œil elle fut émondée, et le jeune campagnard se trouva possesseur d'une arme qui, dans ses mains vigoureuses, pouvait être redoutable ; puis, rassuré tout à fait par cette précaution, il rejoignit son compagnon, et ils commencèrent à gravir côte à côte la montagne au sommet de laquelle se trouvait le singulier observateur.

A mesure qu'ils avançaient, leur étonnement devenait plus vif. L'inconnu ne fit pas un mouvement pendant tout le temps qu'ils mirent à monter jusqu'à lui, et bientôt il leur fut possible de distinguer son costume et ses traits.

C'était, comme nous l'avons dit, un homme de taille presque athlétique, quoiqu'il fût déjà d'un âge avancé.

Son visage bronzé, sillonné de rides, avait un grand caractère de force et d'opiniâtreté ; ses yeux noirs et profonds s'attachaient sur les deux voyageurs avec une fascination inexplicable ; ont eût dit d'un serpent attirant sa proie du regard.

Il s'appuyait sur un fusil à baïonnette, dont la crosse était posée à terre, dans cette attitude il ne ressemblait pas mal à une sentinelle en faction.

Réellement cette pose et la manière dont l'inconnu examinait les jeunes gens étaient bien de nature à exciter quelques soupçons, d'autant plus que le mystérieux personnage barrant toujours le sentier et semblait avoir pris racine à cette place.

Charles commença à s'inquiéter et se rapprocha de son robuste compagnon, qui, par contraste, affectait un air calme et s'était remis à siffloter entre ses dents.

Enfin, les voyageurs se trouvèrent si près de l'inconnu qu'il fallait nécessairement ou qu'il se dérangeât pour leur laisser le chemin libre ou qu'ils le heurtassent en passant.

Quant à lui, il n'avait fait d'autre mouvement que de relever lentement son fusil, sans cesser de darder sur eux ses regards fiers. Paul Duvert se plaça devant son compagnon, et se tournant résolument vers l'homme armé, il lui dit d'un ton menaçant :

— Ah ça, l'ami, comptez-vous rester longtemps planté là

comme un terme ? Si vous attendez quelqu'un ici, vous devez déjà sans doute vous être convaincu que ce n'est pas nous... Veuillez donc vous éloigner un peu, car je n'aime pas à me trouver si près de tout le monde, et de votre côté vous pourriez n'être pas content de vous trouver à portée de ceci.

En même temps il exécuta avec son bâton un rapide moulinet qu'il jugea de nature à imposer à l'obstiné paysan. A son grand étonnement, celui-ci resta impassible et continua de l'observer en se disant comme à lui-même :

— C'est lui... il est tel qu'on le disait ; d'ailleurs, je le reconnais à son insolence ; c'est un Labeccio, un véritable ouragan !

IV

Comme il avait parlé en Italien, ni Charles ni son compagnon n'avaient pu le comprendre. Paul, impatienté, allait se jeter en avant pour forcer le passage, quand le Corse, étendant la main vers lui, reprit en français d'un ton grave :

— Non, non, jeune homme, je ne me suis pas trompé : c'est bien toi que j'attends. Ce n'est pas ici le lieu de répondre à tes menaces ; maintenant que je suis certain de ton arrivée, je suis content ; nous nous reverrons.

Il s'écarta un peu et gagna un taillis voisin pour laisser le passage libre ; puis se retournant tout à coup vers les jeunes gens, qui étaient restés ébahis à la même place, il reprit avec un sourire sardonique :

— Tu ne me connais pas ; je suis Merliani.

— Echanté, monsieur Merliani, de faire votre connaissance, s'écria Paul d'un ton jovial en voyant que l'inconnu n'avait du moins pour le moment aucune mauvaise intention ; mais ne pourriez-vous pas nous dire si nous sommes dans le chemin de Casabella ?

Le Corse s'arrêta au moment de disparaître derrière les arbres, et désigna, par un geste silencieux, une habitation située à une demi-lieue environ de l'endroit où ils se trouvaient.

— Nous nous reverrons, dit-il encore ; je te donne deux jours.

— Merci, répliqua Paul froidement, comme s'il eût compris le sens de ce qu'on lui disait.

Le paysan corse avait déjà disparu.

— Ah ça ! que peut signifier une pareille aventure ? demanda Paul en se remettant en marche.

— Cet homme s'est trompé sans doute.

— Je crois, en effet, qu'il m'a pris pour vous ; n'a-t-il pas prononcé votre nom de Labeccio ?

— Il est vrai, mais j'avais pensé d'abord... Qui, oui, Paul, il serait possible qu'il vous eût pris pour moi, quoique dans ce cas l'aventure ne m'en parût pas plus claire. Je ne suis jamais venu ici, et, que je sache, je n'y suis connu de personne.

— Alors il est évident qu'on s'est trompé ; n'en parlons plus... Eh mais ! j'y songe, continua Paul en se frappant le front, et comme illuminé d'une idée subite, si nous faisons partager à tout le pays l'erreur dont nous accusons cet imbécile, ne serait-il pas possible...

Il s'arrêta comme effrayé des immenses difficultés que présentait son projet.

— Que voulez-vous dire ? demanda Charles avec intérêt.

— Ecoutez, monsieur Charles, reprit Duvert d'un ton plus posé, je serais enchanté de vous rendre service dans la position difficile où vous êtes en ce moment ; et je ne vois qu'un moyen de vous sauver, si toutefois vous le jugez praticable.

— Oh ! parlez, parlez.

— Ne m'avez-vous pas dit que votre tante éprouverait de la répulsion pour vous, rien qu'à voir la faiblesse de votre constitution, en qu'à entendre le son de votre voix toute féminine, rien qu'à étudier pendant une heure vos goûts, vos idées, votre caractère, et n'est-ce pas que, si elle se croit trompée par votre père, elle vous refusera ce que vous venez lui demander ?

— Tout cela n'est que trop présumable.

— Ne m'avez-vous pas dit aussi qu'un gros garçon tout sim-

ple et tout matériel tel que moi, avait plus de chances de plaire à la vieille dame, et l'engager à desserrer les cordons de sa bourse ?

—J'en suis convaincu.

—Eh bien ! monsieur Charles, si vous y consentez, pendant les trois jours que nous devons demeurer chez votre tante, nous changerons de nom ; vous vous appellerez Paul Duvert, et moi je m'appellerai Charles Labeccio.

—Ce projet est si hardi qu'il en est fou ! dit Charles pensif, et cependant... peut-être a-t-il des chances de succès. D'un autre côté, si ma tante venait à découvrir la supercherie...

Etes-vous sûr que vous-même vous remplirez votre rôle de manière...

—Comptez sur moi, dit Paul d'un air capable ; d'après ce que je connais déjà du caractère de votre parente, je suis certain de ne pas faire de trop grosses balourdises. Par exemple, je ne promets pas de ne pas m'amuser un peu à ses dépens, mais elle ne se doutera de rien, vous verrez. D'ailleurs la comédie ne durera que trois jours, et la bonne dame sera bien fine si dans cet espace de temps elle vient à découvrir le bout d'oreille... Enfin, monsieur Charles, songez que vous ne me quitterez pas d'un instant, que je serai toujours à portée de recevoir vos renseignements, vos instructions, vos conseils...

—Eh bien ! Paul, j'accepte, dit Labeccio convaincu, en pressant la main de son compagnon, je mets toute ma confiance en vous. Souvenez-vous qu'il y va de l'honneur et de la fortune de mon père, si nous réussissons, je vous devrai plus que la vie.

—Ne parlons pas encore de reconnaissance, reprit le Flamand en jetant un regard rapide autour de lui ; nous allons arriver dans quelques moments à l'habitation de *noire* digne parente, et vous n'avez pas de temps à perdre, si vous voulez que je sois convenablement au fait de certains détails intimes sur votre famille.

Charles se hâta donc de donner les indications les plus nécessaires, afin que son compagnon pût remplir son rôle sans trop de bévues, et ils étaient encore absorbés par cet entretien, quand de nouveaux personnages vinrent attirer leur attention.

Depuis qu'ils avaient quitté l'individu qui se donnait le nom de Marliani, les deux jeunes gens étaient arrivés à la vallée riante et boisée à l'extrémité de laquelle se trouvait l'habitation de madame Bianchi.

La maison s'élevait à l'entrée même de la gorge qui débouchait dans la plaine, et elle était mal défendue par les hauts murs voisins contre ces exhalaisons méphitiques dont les voyageurs ressentaient déjà les atteintes.

C'était un édifice lourd, sombre, écrasé, assez semblable à une petite citadelle, et dont les vieux murs eussent pu au besoin résister au canon.

Des mousses, des jubarbes, des orpins et d'autres plantes parasites couvraient le toit comme d'une croûte impénétrable ; des lierres et des vignes sauvages serpentaient autour des fenêtres étroites et profondes.

Ce qu'il y avait de singulier dans cette habitation, dont tant de plantations, de terrains en parfait rapport étaient les dépendances, c'était qu'on ne voyait à l'entour aucun de ces bâtiments accessoires qui partout accompagnent une ferme ; pas de granges pour les blés et les foins, pas d'étables pour les bestiaux, pas de cours pour conserver les instruments du labourage. Chez madame Bianchi, comme dans la plupart des maisons rustiques de la Corse, les grains étaient embarqués aussitôt après la moisson, et les bestiaux n'avaient la nuit d'autre asile que le maquis et les pâturages.

Aussi, malgré quelques masures qui s'élevaient à une certaine distance de l'habitation et qui étaient occupées par les journaliers attachés à l'exploitation des propriétés, la maison était isolée, morne et silencieuse, au milieu d'un massif de châtaigniers et de noyers.

Mais les voyageurs n'eurent pas le loisir de s'arrêter à ces observations ; une jeune fille et une espèce de paysan qui

semblaient les avoir aperçus de la maison, s'avançaient précipitamment à leur rencontre et étaient déjà tout près d'eux.

La jeune fille avait une tournure élégante et gracieuse qui, dès le premier coup d'œil, la distinguait des montagnards du voisinage, sa robe d'indienne était de la plus grande simplicité, mais la coupe en était d'une mode récente. Une mantille noire à l'espagnole, un chapeau de paille dont les rubans flottaient avec grâce, complétaient un négligé que n'eût pas dédaigné une parisienne à la campagne.

Du reste, son visage était régulièrement beau, malgré la teinte dorée que le soleil avait donnée à ses traits, et cette teinte même, relevée par deux yeux noirs comme du jais, et des cheveux en bandeaux aussi noirs que les yeux, prêtait un charme de plus à sa vive physionomie italienne.

Quand elle fut à une certaine distance des deux amis, elle baissa les yeux, et, ralentissant sa démarche comme à regret, elle dit, à voix basse quelques mots à son compagnon, qui, n'ayant pas les mêmes convenances à garder, ne se gênait pas pour faire des arrivants une inspection scrupuleuse.

Cet homme, lui-même, était digne d'exciter l'attention de deux voyageurs qui avaient quitté pour la première fois la France continentale depuis quelques jours.

Césario était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, de moyenne taille, aux traits pâles sous le hâle qui les couvrait, et dont les yeux obliques avaient une singulière expression d'astuce.

À la vue de ces deux personnes, les voyageurs s'arrêtèrent pour les attendre.

V

—Quelle est cette charmante jeune fille ? demanda Paul rapidement.

—C'est, je pense, mademoiselle Thérèse Bianchi, la pupille de ma tante et ma parente à un degré assez éloigné.

—Et cet imbécile en jupon ?

—Je l'ignore, mais...

En ce moment une voix douce et éblouissante d'émotion demanda si l'un de ces messieurs n'était pas M. Charles Labeccio. Thérèse s'était arrêtée elle-même et semblait attendre avec une sorte d'anxiété la réponse qui allait lui être faite. Les deux jeunes gens se regardèrent avec hésitation dans ce moment décisif, mais Paul, prenant bientôt son parti, s'avança vers la jeune fille et lui dit en la saluant avec plus de galanterie qu'on ne l'en eût jugé capable :

—C'est moi, mademoiselle, c'est moi qui suis Charles Labeccio ; à mon tour ne pourrais-je vous demander si ce n'est pas à mademoiselle Thérèse Bianchi que j'ai l'honneur...

—À votre cousine, Charles, s'écria la jeune demoiselle avec un abandon charmant en tendant à la fois ses deux mains et sa joue au faux Labeccio ; vous parlez à votre cousine Thérèse, et notre tante commune m'envoie au-devant de vous pour vous souhaiter la bienvenue.

Paul déposa un baiser sur les joues fraîches et pressa les deux petites mains qu'on lui présentait ; puis, lançant à son ami un regard oblique qui pouvait signifier : "Cela ne commence pas mal !" il reprit avec une politesse exagérée :

—En vérité, ma chère cousine... mademoiselle... je suis heureux... je suis flatté...

—Allons, allons, mon cousin, dit Thérèse gaiement, laissez-là les compliments avec moi ; nous savons déjà ici que vous êtes tout franc, tout naturel ; agissez comme avec une sœur.

—Eh bien, sapristi, j'aime mieux ça, dit Paul entraîné par cette aimable simplicité ; aussi vous dirai-je, ma cousine, que, sans compliment, vous êtes charmante et que je vous aime déjà de toute mon âme.

Et, pour ajouter le geste aux paroles, il embrassa encore une fois la jolie Thérèse, qui le laissa faire. Elle rougit cependant en voyant les yeux du véritable Charles fixés sur elle, Paul lui-même se mordit les lèvres avec un peu de confusion en remarquant ce témoin attentif et muet de ses transports.

—Monsieur est sans doute, demanda la jeune fille en saluant

avec embarras, l'ami dont vous nous avez parlé dans votre lettre datée d'Ajaccio ?..

Charles s'inclina en silence.

—Soyez aussi le bienvenu, monsieur, continua Thérèse ; l'ami de Charles Labeccio sera vu avec grand plaisir à Casabella, et tout le monde s'efforcera de lui en rendre le séjour agréable.

—Je désire qu'il soit traité comme moi-même, dit Paul gaiement ; il est mon ami, presque mon frère. Agissez donc, ma cousine, comme s'il était de la famille.

Et avant que Thérèse eût le temps de s'en défendre, il la prit par la main et la força presque d'embrasser Labeccio, tout déconcerté de cette étourderie. La jeune demoiselle se prêta en riant à cette familiarité, pendant que Paul murmurait à part lui : —Au moins il n'aura rien à me reprocher !

Jusqu'à là aucun des interlocuteurs n'avait pris garde à Césario, qui, le corps courbé en deux, se confondait en salutations et en compliments dont son accent italien fortement prononcé ne permettait pas de comprendre la moitié. Néanmoins Paul, importuné par son monotone de sa voix mielleuse, par ses inclinations régulières et automatiques, se retourna et dit en saluant de la main :

—Bonjour, mon cher, bonjour ; je vous remercie beaucoup de votre politesse, mais je ne comprends pas bien ce que vous me dites ; ainsi vous pouvez en rester là.

Le Grec se releva brusquement ; un regard oblique, aussi bien que la rougeur qui couvrit subitement son visage, laissèrent deviner qu'il était vivement blessé. Cependant la sonde de sa voix était toujours insinuant et doucereux, lorsqu'il ajouta en grimaçant un sourire :

—Que mon jeune maître me pardonne ! Je suis un dévoué serviteur de la famille Labeccio, et je prends part à tout ce qui lui arrive d'heureux ! *Corpo !* je vois avec plaisir, avec bonheur...

Paul, sans l'écouter, s'était emparé du bras de sa prétendue cousine, et il se disposait à s'avancer avec elle vers la maison ; mais Césario barra le chemin sans y prendre garde, et le jeune voyageur lui dit avec impatience :

—Eh bien ! l'ami, laissez-nous donc passer. Allez-vous faire comme l'individu que nous avons rencontré en haut de cette colline, et à qui il a presque fallu disputer le passage, le bâton à la main ? Ne seriez-vous pas fils ou parent de ce Marliani ?

—Marliani ! répéta Thérèse en tressaillant, vous avez vu Marliani ? il a su que vous étiez ici ? il vous a parlé ?

—Il m'a dit une foule de choses que je n'ai pas comprises, non plus que M. Charles. M. Paul Duvert, veux-je dire. Sauriez-vous, ma charmante cousine, ce que pouvait nous vouloir ce vieux mal appris ?

Thérèse examina d'un air inquisiteur les traits de Césario, qui resta impassible.

—Je l'ignore, monsieur Charles, dit-elle enfin avec embarras ; mais vous, Césario, vous oubliez, je crois, que ma tante attend avec impatience la nouvelle de l'arrivée de son neveu. Précédez-nous, allez lui annoncer ce que vous avez vu ; une pareille mission vous sera agréable, à vous, un ami si zélé de la famille Labeccio !..

Mademoiselle Bianchi avait mis dans ses paroles une sorte d'ironie qui fut parfaitement comprise de celui à qui elles s'adressaient, car Césario se mordit les lèvres, et après un salut rapide, se dirigea vers la maison. Lorsqu'il fut à quelque distance, Thérèse pressa le bras de Paul et dit : — ton mystérieux et confidentiel :

—Vous l'avez piqué, monsieur Charles, et moi-même je ne l'ai pas épargné. Peut-être, pendant le séjour que vous ferez ici, ne trouverai-je pas l'occasion de vous avertir qu'il faut vous défier de cet homme ; il s'est emparé de l'esprit de ma tante, et déjà il a cherché à vous nuire auprès d'elle, vous qu'il ne connaissait pas. C'est lui sans doute qui a donné avis à Marliani de votre arrivée ; ce Marliani est un ancien ennemi de notre famille, et je ne sais dans quel but on a été le prévenir... Enfin, défiez-vous de Césario. Vous ne pouvez imaginer

jusqu'où il a poussé ses insolentes prétentions... Mais je ne le crains plus, maintenant, et je n'ai plus de ménagements à garder ; car vous serez près de moi, vous, mon parent, mon ami, mon défenseur !

—Oui, oui, votre défenseur ! s'écria Paul avec chaleur en regardant Charles comme pour avoir l'explication de ces paroles ; mais pourrais-je savoir, mon aimable cousine, à quels dangers...

—Allons, monsieur Charles, dit Thérèse en l'entraînant afin d'échapper aux explications qu'elle prévoyait, notre tante se tourmente sans doute de ne pas nous voir : marchons bien vite, car elle s'est déjà peut-être bien agitée dans son fauteuil, et l'impatience serait capable de faire remonter sa goutte à la poitrine.

—Ma tante est-elle donc si âgée que déjà elle souffre des infirmités de la vieillesse ? demanda Paul.

—Elle n'est pas encore très-âgée, mais ce pays est très-malsain à cause du voisinage des marais, et notre parenté est presque toujours malade. La goutte la quitte rarement, et, dans ses accès, elle est un peu grondeuse... Mais vous ne pouvez comprendre combien votre présence va la combler de joie ! Oh ! elle a sur vous de grands projets !

Mademoiselle Bianchi s'arrêta tout à coup, comme si elle eût craint d'en trop dire.

—De grands projets ! répéta curieusement Paul ; mais vous, ma chère cousine, ne pouvez-vous me dire d'avance...

—Nous voici arrivés ! dit Thérèse en entrant sous le porche sombre et délabré de la maison ; suivez-moi, messieurs, je vais vous montrer le chemin.

Pendant qu'elle s'engageait dans un escalier tortueux et criard, les deux jeunes gens se trouvèrent côte à côte un instant :

—Courage, dit Charles tout bas ; souvenez-vous de mes instructions.

—Ma foi, dit Paul de même, je ne comprends rien à ceci ; mais notre cousine est charmante, et le diable m'emporte si je ne suis pas enchanté du marché !

VI

La chambre où se trouvait en ce moment madame Bianchi était une pièce du premier étage, noire, triste, lambrissée en châtaignier, et dont la peinture rougeâtre, qui n'avait pas été rafraîchie depuis bien des années, s'était fendillée de manière à former une espèce de marbrure désagréable à l'œil.

Quoique la maison parût à l'extérieur solidement bâtie, il était impossible de remuer dans ce vieil appartement sans faire trembler les vitres, sans éveiller dans toutes les parties des cloisons et du plancher des craquements peu harmonieux.

D'immenses placards entouraient la chambre et tenaient lieu des meubles qui servent d'ordinaire à enfermer les effets de toute nature. La plupart de ces placards étaient fermés avec un soin qui prouvait qu'ils n'étaient pas vides.

Du reste, sauf un lit en noyer qui s'étalait dans un coin de la chambre au-dessous d'un vieux baldaquin muni de rideaux blancs, tout avait la même teinte enfumée.

Les sièges et la table, en châtaignier comme les cloisons, dataient sans doute de la même époque.

Madame Bianchi elle-même ne faisait aucune disparité avec cet intérieur lugubre et mesquin à la fois. Elle était à demi-couchée dans un fauteuil à la Voltaire, seul meuble moderne qu'elle eût trouvé place au milieu de ces vieilleries, et ses pieds, enveloppés de flanelle, témoignaient de son état presque continu de souffrance.

Par contraste avec l'énergie de caractère dont elle avait donné si souvent des preuves dans le cours de sa vie, la tante de Labeccio était une imperceptible petite vieille, maigre jusqu'à l'étisie, asthmatique, et qui semblait près de rendre l'âme à chaque accès d'une toux opiniâtre qui ne la quittait presque pas.

Sa figure jaune, ridée, souffreteuse, disparaissait presque entièrement sous une énorme coiffe dont il serait assez difficile

de se faire une idée, attendu qu'elle n'appartenait à la mode d'aucun temps et d'aucun pays. Deux yeux verts, brillant comme deux émeraudes derrière les garnitures de dentelle, donnaient cependant un air de vivacité, de ruse et d'intelligence à cette figure bilieuse.

Le reste de sa personne était perdu dans une robe de soie verte dont la capacité devait être en partie remplie par de volumineux jupons, car à voir les mains microscopiques qui sortaient de cet amas de vêtements, il était impossible de croire à l'embonpoint de leur propriétaire.

Tout cela formait une créature assez disgracieuse, et certes, si, comme le croit le vulgaire, la laideur physique est souvent l'indice d'un caractère acariâtre, on pouvait supposer que madame Bianchi ne rendait pas parfaitement heureux ceux qui vivaient sous sa dépendance immédiate.

Cependant, au moment où les deux voyageurs, conduits par Thérèse, s'avançaient vers la maison, la vieille Corse avait fait trêve à cette humeur revêche qui lui était habituelle.

Etendue dans son fauteuil, dont une de ses mains serrait le bras pendant que l'autre était appuyée sur une table chargée de registres, elle écoutait son intendant Césario lui rendre compte de l'entrevue qu'il venait d'avoir avec le prétendu Charles Labecchio.

Il y avait sans doute dans ce récit quelque chose qui flat-
tait bien agréablement la vieille dame, car elle faisait répéter cent fois la même chose à son complaisant interlocuteur ; puis elle riait, toussait, et prononçait quelques mots entrecoupés, que venait bientôt interrompre un nouvel accès de rire et de toux.

—Ainsi donc, mon pauvre Césario, dit-elle d'une voix aigre dans un intervalle entre deux quintes, le jeune gaillard est bien tel qu'on l'a représenté... un véritable ouragan ? Et tu dis qu'il a six pieds de haut et des mains larges comme des battoirs, qu'il est vif, emporté, audacieux... qu'il a voulu te battre ? Ah ! ah ! ah ! Ne m'as-tu pas dit qu'il t'avait battu ?

Un fou rire, compliqué de toux, força encore madame Bianchi de s'arrêter. Césario attendit avec respect que sa maîtresse fût calmée, et reprit d'un air de flagornerie :

—Ai-je dit qu'il m'avait battu ? Non, non, madame, quoique je crois qu'il ne serait pas prudent d'échauffer la bile à ce bon monsieur Carlo... Non, il ne m'a pas battu ; mais, comme je vous l'ai dit, Marliani l'a échappé belle...

—Et Marliani aussi ! s'écria la joyeuse vieille ; quoi ! il a été sur le point de se prendre de querelle avec Marliani sans le connaître, sans savoir... Oh ! mon Dieu, mon Dieu, que je vous remercie ! continua-t-elle en se renversant dans son fauteuil et en levant les mains au ciel, tous mes vœux vont être comblés ! J'en deviendrai folle ! J'en mourrai de joie !

—Je ne veux pas troubler la félicité de ma chère et respectable maîtresse, reprit l'intendant avec humilité ; mais je l'engage, avant d'exécuter ses projets, à bien examiner...

—Tais-toi, tais-toi, Césario, dit madame Bianchi sévèrement ; songe que pendant le séjour de mon neveu tu n'es plus rien ici, rien que le premier de ses domestiques. Non, je ne veux plus t'entendre ! N'est-ce pas toi qui m'avais tourné la tête avec tes soupçons ridicules ? N'est-ce pas toi qui m'avais fait croire un moment que mon frère voulait me tromper, que Charles n'était qu'un mirliflor de Parisien comme celui qui l'accompagne ? Tu te crois bien fin, Césario, et tu as pensé faire un coup de maître en prévenant à mon insu Marliani de l'arrivée de Carlo Labecchio ; tu n'as fait que seconder mes projets. On saura du moins dans le pays que notre vieille famille a encore un bon défenseur. Toi, aussi bien que les autres, tu ne connais pas mes secrets... Parce que je te consulte quelquefois, tu te crois l'insolence permise ; prends garde de te faire ici l'ennemi de ceux qui bientôt peut-être seront tes maîtres !

A cette terrible mercuriale, Césario s'inclina si bas que son front touchait presque les pieds de madame Bianchi. Il allait s'excuser peut-être, lorsque le bruit des pas des arrivants se fit entendre dans l'escalier.

Madame Bianchi prêta un moment l'oreille ; puis tout à coup repoussant par un mouvement brusque la lanelle qui enveloppait ses jambes, elle saisit une canne en béquille placée à portée de sa main, et se leva debout. Puis, au grand étonnement de Césario, elle s'avança seule vers la porte, comme si la joie venait d'opérer en elle une guérison instantanée et miraculeuse.

—Ne faut-il pas que je reçoive dignement le fils de mon frère, le précieux rejeton de ma famille ? dit-elle, en se plaçant en face de la porte.

Thérèse entra la première, et en voyant marcher sa tante qu'elle avait laissée faible et souffrante un moment auparavant, elle ne put retenir un cri de surprise.

Quand aux deux jeunes gens, en apercevant tout à coup devant eux cette étrange créature, haute tout au plus de trois pieds et demi, appuyée sur sa béquille, empaquetée dans ses vêtements, ridés et hideuse comme la fée malfaisante et bossue des contes d'enfants, ils restèrent pétrifiés.

Paul Duvert, surtout, qui s'attendait à trouver dans la terrible madame Bianchi une femme imposante et majestueuse, fut sur le point de laisser échapper un bruyant éclat de rire. Heureusement un regard suppliant de Charles le retint à temps, et tous les deux cachèrent l'expression de leur visage, quelle qu'elle fût, par une profonde inclination.

—Je vous salue, messieurs, dit madame Bianchi avec un air de dignité qui sembla la grandir aux yeux des assistants ; le jour de votre arrivée est un jour de bonheur pour Casabella et pour tous ceux qui l'habitent... Monsieur Duvert, continua-t-elle en se tournant vers Charles avec une politesse froide, considérez cette maison comme la vôtre... Et vous, mon neveu, ajouta-t-elle en regardant Paul avec des yeux où se peignirent à la fois l'admiration, la joie et l'orgueil, embrassez votre tante, votre amie, celle qui veut être pour vous une véritable mère.

Ces paroles furent suivies d'un geste affectueux et impératif à la fois, qui indiquait clairement à Paul ce qui lui restait à faire.

Malheureusement Paul ne s'était pas préparé à cet accueil par trop bienveillant ; il hésita à remplir une formalité qu'il avait trouvée si douce à l'égard de Thérèse Bianchi. Un geste de son ami lui montra ce qu'il ne voyait que trop bien.

Aussi se retournant brusquement, dit-il d'une voix altérée, comme si l'émotion l'empêchait de comprendre exactement le sens de l'invitation qui lui était adressée :

—Ma tante, ma bonne tante, ma bien-aimée tante... je ne sais comment vous exprimer le plaisir, le saisissement...

—Dans mes bras ! dans mes bras ! répéta madame Bianchi avec émotion en joignant le geste aux paroles.

Cette fois il n'était pas possible d'é luder la volonté nettement exprimée de la vieille Corse. Cependant Paul balançait encore ; il fallut que Charles le poussât par un mouvement inaperçu des assistants dans les bras de la bien-aimée tante. Le pauvre garçon s'exécuta en jetant sur son ami un regard de douloureux reproche.

La petite scène que nous venons de décrire avait duré tout au plus une minute ; cependant madame Bianchi sembla en éprouver quelque fatigue, et Charles, qui s'en aperçut, lui offrit poliment son bras pour la reconduire à son fauteuil.

—Non, non, pas vous, dit-elle avec un dédain peut-être involontaire ; toute faible que je suis, vous paraîsez aussi faible que moi... Soutenez-moi, mon neveu. Votre bras est robuste, à vous ; vous pourrez être un ferme appui pour votre vieille tante !

De ce moment, Charles comprit quel eût été son sort s'il se fût présenté à sa parente sous son véritable nom. Il n'avait pas d'illusion à se faire : dès le premier abord, il avait déçu.

VII

Quelques heures plus tard, tout le monde était réuni dans une salle à manger, aussi nue et aussi délabrée que le reste de la maison.

Paul, encouragé par les témoignages de bienveillance que lui donnait madame Bianchi, n'était plus aussi embarrassé de son rôle que dans les premiers moments de son arrivée. Il se livrait à toute sa gaieté et, comme il l'avait annoncé à son ami, il ne se gênait pas pour s'amuser, en secret aux dépens de sa prétendue tante. Seulement il interrogeait parfois, du regard, le véritable Charles sur ce qu'il devait dire, et celui-ci trouvait le moyen de lui exprimer ses idées de la même manière.

Charles semblait véritablement mal à l'aise; ses traits étaient pâles, et, soit fatigue, soit agitation morale, de temps en temps il frissonnait comme s'il avait la fièvre.

Madame Bianchi elle-même se montrait moins expansive que le matin, et elle paraissait scruter avec attention chaque parole, chaque sentiment du faux Labeccio.

Enfin Thérèse et Césarino étaient là aussi, Thérèse occupée exclusivement en apparence de servir les hôtes, Césarino observant tout du bas bout de la table, où il était assis, avec cet air de sagacité et de défiance qui, dans ce moment, pouvait être de mauvais augure pour les deux amis.

Le dîner tirait à sa fin, et, bien que Paul eût été beaucoup plus attentif à faire sa cour à madame Bianchi qu'à donner carrière à son riche appétit habituel, il ne semblait pas très-content du menu de ce repas, préparé à son intention.

Madame Bianchi, en effet, avait voulu que l'on servit à son veuve un dîner à la mode corse, et il faut convenir que ce repas n'était ni bien délicat ni bien varié. Excepté quelques viandes et quelques poissons accommodés d'une manière bizarre, il se composait de mets dont la féculé de châtaigne était la base.

Ainsi, le pain (*pistiocine*), le potage, les entremets, les fritures (*fritelli*), les tourtes (*frandoline*), tout était de cette éternelle farine de châtaigne. Seulement, comme le véritable Charles semblait plus difficile que son compagnon, et comme madame Bianchi ne pouvait raisonnablement exiger d'un hôte étranger ce qu'elle exigeait de son parent, quelques plats accommodés à la manière ordinaire avaient été servis, pour le *Parisien*, comme elle l'appelait; et le pauvre Duvert, en examinant du coin de l'œil certains morceaux appétissants demeurés intacts sur l'assiette de son ami, eût bien désiré abdiquer pour un moment la parenté qui l'obligeait à ces sacrifices gastronomiques.

Sans doute Thérèse s'était aperçue de cette secrète répugnance, car, au moment où l'on servait le dessert, dont la châtaigne faisait encore les frais, elle dit timidement à madame Bianchi :

— Me permettez-vous de vous faire remarquer, ma bonne tante, que Charles n'est pas encore habitué à nos mets nationaux, et qu'il préférerait peut-être...

Le gourmand de Paul allait remercier avec chaleur sa prétendue cousine de cette obligeante observation, mais il cacha bien vite ses sentiments en voyant quel effet elle produisait sur la vieille dame. Madame Bianchi abandonna son assiette de *brillols*, bouillie de châtaignes et de lait qui faisait presque sa seule nourriture, et elle dit à sa pupille d'un ton dur :

— Taisez-vous, mademoiselle; Carlo, sans doute, n'est pas habitué à notre ordinaire corse, mais, s'il est aussi enthousiaste qu'il le dit de nos goûts et de nos usages, ces mets doivent lui plaire parce que ce sont ceux de son pays natal. Du reste, il est le maître ici et peut commander comme il l'entendra.

La pauvre Thérèse baissa la tête et parut près de pleurer.

— Ne la grondez pas, ma tante, ne la grondez pas, je vous prie, s'écria Paul, car c'est moi seul qui ai tort. J'avouerai franchement que dans les premiers moments ce que je viens de manger m'a paru étrange, et ma cousine a bien pu s'en apercevoir; mais votre dîner était excellent. Demain, j'en suis sûr, je m'habituerai à tous ces mets, et d'ailleurs, comme vous le dites, ce sont les mets nationaux de la Corse, de ma patrie, de ma véritable patrie, où tout est bien, où tout est bon, où tout est beau !

Madame Bianchi sourit.

— C'est là une admiration louable, Carlo, reprit-elle; mais ce qui m'intéresse surtout, c'est de savoir si, dans cette France où vous avez vécu, vous avez réellement partagé les idées et les sentiments que l'on suce ici avec le lait; supposez que nous en soyons encore au temps où la vengeance particulière, cette *vendetta* corse dont on parle tant en France, s'exerçait sans contrainte parmi nous;... supposez qu'on ait injurié, assassiné un de vos parents ou même un de vos alliés, et que l'adversaire fût resté impuni, qu'eussiez-vous fait, vous, en pareilles circonstances ?

Un profond silence témoigna de l'attention générale.

— Ce que j'eusse fait, répliqua Paul avec l'énergie nécessaire à son rôle, je me serais vengé moi-même. Car bien que j'aie été élevé loin de la Corse, ma tante, je n'en connais pas moins notre proverbe national : *Non siele uomo si non ne fà la vendetta* (vous n'êtes pas homme si vous ne savez pas vous venger) et je m'en souviendrai dans l'occasion.

Rien ne pourrait peindre la joie qui brilla sur le visage de madame Bianchi en entendant sortir de la bouche de son prétendu neveu ce proverbe que Paul avait appris seulement le matin, et qui résumait tout ce qu'il savait de la langue corse. Elle bondit sur sa chaise.

— Vous êtes véritablement de mon sang, Carlo, s'écria-t-elle transportée, et vous n'avez rien de votre faible et timide mère. Mais, pour en revenir à ce que nous disions tout à l'heure, supposez encore qu'une querelle vous survienne maintenant dans un pays asservi comme le nôtre à des lois sévères, mais impuissantes à réparer certaines flétrissures, que feriez-vous, encore une fois ?

— Je ne suis pas un grand légiste, répondit Paul avec un air d'insouciance affectée; mais si les lois étaient impuissantes pour laver mon injure, je saurais me venger sans m'inquiéter des lois et de ceux qui les appliquent.

— Courageux enfant ! s'écria madame Bianchi avec enthousiasme; mais, reprit-elle en s'efforçant de paraître très calme, vous, élevé dans les villes, vous ne pourriez avoir ni la force ni l'habileté nécessaires pour une *vendetta* dans nos campagnes sauvages; vous ne savez pas...

— Je sais tirer un coup de fusil aussi bien que qui que ce soit, dit Paul avec orgueil, et certainement un homme n'est pas plus difficile à tuer qu'un perdreau quand on tient à l'œil et que la main ne tremble pas... Que diable ! ma tante, je n'en suis pas venu à mon âge sans avoir eu quelques petites affaires; j'ai passé par trois duels qui en valaient bien d'autres, et je ne m'en suis pas trop mal tiré, je vous jure.

— Vous vous êtes battu en duel ! répéta madame Bianchi hors d'elle-même; mais vous êtes réellement un homme, Carlo, un homme fort, énergique, résolu, tel que je les aime ! Cependant je frémis quand je songe que dans ces duels dont vous parlez, vous pouviez trouver la mort ! A quoi songiez-vous donc en risquant ainsi votre vie pour des fadeuses de jeunes gens, tandis qu'ici vous étiez attendu avec tant d'impatience !... Je serais morte moi-même de douleur, mon Carlo bien-aimé, si vous aviez quitté le monde sans que je vous eusse vu près de moi !... Vous ne sentez pas, vous ne pouvez pas sentir combien je suis heureuse !

Et, en effet, la vieille dame s'appuya sur la table, à demi-évanouie par suite des émotions diverses dont elle était accablée. Thérèse voulut la secourir; madame Bianchi la repoussa doucement.

— L'instant est favorable, murmura Charles à l'oreille de son ami, maintenant, parlez-lui de mon père.

Paul fit un signe d'assentiment, mais comme il allait entamer cette importante négociation, madame Bianchi se redressa : ses traits avaient repris leur calme ordinaire.

— A quoi bon hésiter davantage ? dit-elle d'une voix ferme; Carlo, vous avez dépassé toutes mes espérances ! J'ai adressé à votre père des reproches qu'il n'avait pas mérités et que je tiens à réparer; votre voyage aura tout le succès que vous en attendiez. La lettre que voici, et qui partira demain matin, est pour mon banquier d'Ajaccio; elle contient l'ordre d'en-

voyer immédiatement à mon frère, non pas une somme de cent mille francs dont il a rigoureusement besoin, mais une somme de cent vingt mille : le surplus est un cadeau que vous faites à votre père.

Paul resta abasourdi.

Charles, que ce succès subit et inespéré touchait plus vivement, ne put retenir un cri de joie et se leva debout par un mouvement involontaire

Madame Bianchi ne remarqua pas cette circonstance, et au moment où Paul, revenu enfin de sa première surprise, commençait à lui exprimer sa gratitude d'une manière convenable, après avoir pressé furtivement la main de son ami :

—Attendez, interrompit madame Bianchi, je n'ai pas tout dit encore, et d'ailleurs, j'ai des conditions à vous proposer. Non, je n'ai pas tout dit, mon neveu, car je puis réaliser dès à présent un rêve qui a toujours été mon rêve favori. Carlo, que pensez-vous de votre cousine Thérèse ?

Paul fut un peu désarçonné par cette question à brûle-pourpoint. Il balbutia d'un air embarrassé que mademoiselle Thérèse était une jeune personne charmante, et que s'il ne craignait de blesser sa modestie

—Mon neveu, reprit la vieille dame d'un ton sec, vous avez dû vous apercevoir que je n'aimais guère les phrases et les compliments. D'ailleurs, le temps presse, et nous n'avons pas un moment à perdre en grimaces et en petits ménagements... Carlo, consentiriez-vous à épouser ma nièce Thérèse, l'héritière de tous mes biens ?

VIII

Cette question, faite en présence de celle qui en était l'objet, à un jeune homme qui connaissait seulement Thérèse depuis quelques heures, était si bizarre, si extraordinaire, compliquée surtout par la position particulière de Paul Duvert, que le pauvre garçon resta comme frappé de la foudre. Labeccio lui-même était dans un état d'agitation impossible à décrire. Thérèse se cachait le visage avec ses deux mains.

—Ma tante, dit Paul, j'apprécie certainement le bonheur... je ne sais si je dois... je ne sais si mademoiselle Thérèse elle-même....

Et il resta court au milieu de sa phrase. Madame Bianchi sourit.

—Je comprends, reprit-elle ; vous voulez être sûr à l'avance que je ne force pas la volonté de ma pupille, eh bien, elle est ici présente, qu'elle parle librement. Voyons, Thérèse, votre cousin est un jeune homme ouvert et franc ; on n'a pas besoin de l'étudier longtemps pour le connaître ; croyez-vous que vous pourrez être heureuse avec lui et consentiriez-vous à devenir sa femme ?

—Mais, ma bonne tante permettez-moi

—Je ne vous permettrai, dit la tante avec autorité, que de répondre un mot, oui ou non.

Thérèse hésita une seconde, peut-être pour la forme, puis elle prononça un *oui* si bas qu'on l'entendit à peine.

—C'est bien, dit madame Bianchi triomphante en se tournant vers Paul ; maintenant à votre tour, Carlo, voulez-vous de Thérèse pour votre femme ? C'est une bonne créature, et qui, comme vous le voyez, n'est pas à mépriser ; d'ailleurs, en vous mariant je vous donnerai toute ma fortune, quarante bons mille francs de rente et peut-être plus. Moi, je ne demande qu'à passer ici le reste de mes jours pour gérer vos biens et les faire prospérer comme par le passé ; ainsi ma fortune ne sera pas morcelée, elle vous appartiendra à l'un et à l'autre... Voyons, Carlo, parlez... Votre cousine va prendre votre silence pour une injure !

Certes, jamais un honnête garçon ne s'était trouvé dans une situation aussi embarrassante que Paul Duvert.

On lui jetait à la tête une jolie femme qu'il aimait déjà et à qui il ne déplaisait pas, une fortune immense à laquelle il n'eût cru jamais pouvoir prétendre, et cependant il n'osait accepter sous un nom supposé tant de magnifiques avantages.

Il rougissait et pâlisait tour à tour, s'essuyait le front cou-

vert de sueur, et regardait son ami, aussi embarrassé, aussi ému que lui.

—Ma tante, reprit-il sans songer à ce qu'il disait, le bonheur que vous me proposez est si grand...

—Acceptez-vous, oui ou non ?

—Acceptez, murmura Charles tout bas avec un violent effort.

—Eh bien, oui, s'écria Paul étonné lui-même de son audace, et j'espère...

—N'ajoutez rien, dit l'impérieuse tante ; Carlo, embrassez votre cousine ; mes enfants, vous êtes fiancés.

Paul se leva pour obéir à cette invitation qui ressemblait à un ordre. La tête lui tournait, il chancelait comme un homme ivre. Tout ce qui venait de se passer avait été si subit, si rapide, si imprévu, qu'il se croyait le jouet d'un rêve.

L'autorité qu'exerçait madame Bianchi était si puissante, si irrésistible, qu'il avait dû suivre presque fatalement l'impulsion donnée.

De son côté, Charles Labeccio semblait avoir été tiré par une violente décharge électrique de l'abattement douloureux qui l'accablait depuis son arrivée à Casabella ; une vive rougeur couvrait ses joues, si pâle un moment auparavant ; ses yeux avaient une animation extraordinaire, et sans doute au dedans de lui-même s'agitaient des sentiments tumultueux qui demandaient à se faire jour au dehors.

Enfin, le grec Césario se montrait plus intéressé qu'on n'eût pu le croire à ce brusque dénuement, et sur ses traits mobiles on devinait autant d'inquiétude et de colère que de surprise.

Madame Bianchi regarda toute joyeuse les deux jeunes gens se donner un baiser cérémonieux, et seulement alors elle s'aperçut de l'impression profonde que cette scène avait produite sur les assistants. Elle examina chacun d'eux en particulier, et reprit bientôt, au milieu du silence embarrassé qui régnait dans la salle :

—Convendez, mon neveu, que je vous parais bien bizarre ; et si votre ami, M. le Parisien (c'est ainsi qu'elle s'obstinait à nommer le véritable Labeccio), voulait nous faire part de son opinion à ce sujet, sans doute il jugerait bien sévèrement un pareil mépris des convenances ?

—Croyez, madame, que je ne me permettrai pas...

—Eh ! mon Dieu ! reprit madame Bianchi d'un ton légèrement ironique, ne vous en défendez pas. Sachez-le cependant, j'ai des raisons particulières pour agir comme j'ai agi, demain matin, je l'espère, mon neveu aura l'explication de ma conduite. En attendant, je n'ai fait que des promesses ; la lettre de change à l'ordre de mon frère n'est pas encore partie, le mariage n'est pas encore conclu et je n'ai pas signé le contrat de cession de tous mes biens... Il s'agit de savoir maintenant si mon neveu croira devoir accepter les conditions que je mettrai à l'exécution de mes promesses.

—Ma tante, dit Paul avec moins de chaleur peut-être que ne l'eussent exigé les circonstances, je ne crains pas de m'engager...

—Paix, paix, mon enfant, dit la vieille dame avec autorité ; je ne veux pas surprendre votre parole, quoique votre caractère me fasse supposer que je vous trouverai suivant mes volontés... Mais attendons à demain... A présent il faut que je retourne dans ma chambre terminer une importante affaire dont la solution vous intéresse. Votre bras, Thérèse ; Carlo, soutenez-moi de l'autre côté... Césario, j'ai besoin de vous dans un moment.

Et madame Bianchi, après avoir adressé à l'étranger un salut froid, s'éloigna appuyée sur Thérèse et sur son prétendu neveu.

Un moment après, lorsque Paul entra dans la chambre commune, où l'avait déjà précédé son ami afin qu'ils pussent se concerter ensemble sur la nécessité actuelle, il trouva Charles à demi-renversé sur son lit et versant un déluge de larmes.

—Eh bien, mon cher, pourquoi pleurer ? demanda Paul avec intérêt ; comment ! vous vous désolerez ainsi quand tout

va si bien pour vous et quand il n'y a d'embarras que pour moi ?

Charles continua de sangloter sans répondre.

— Mais enfin, demanda l'excellent jeune homme, expliquez-moi...

Labecchio mit sa main brûlante, agitée par un tremblement convulsif, dans la main de Paul.

— Vous voulez le savoir, ami, dit-il, avec accablement, eh bien, l'affection que vous témoigne Thérèse... ces familiarités... je suis jaloux !

Paul bondit au milieu de la chambre, se raidit sur ses jambes, et, enfonçant brusquement ses mains dans ses poches, dit avec une sorte de désespoir comique :

— Eh bien, sapristi, il ne manquait plus que cela ! Comment me tirer à présent d'un pareil gâchis ? A tous les diables la Corse, ses habitants, ses tantes et ses ragoûts ! c'est à en perdre la tête.

IX

Le lendemain matin, au moment où le soleil commençait à se montrer au-dessus de l'horizon, Paul Duvert, en costume simple et un fusil à la main, gravissait une des collines qui entouraient la vallée de Casabella. Une brise de mer qui venait de s'élever chassait vers l'intérieur de l'île les brouillards malsains formés dans les plaines basses et marécageuses, et ils tourbillonnaient le long des pentes, interceptant tout à fait par intervalles les rayons du soleil levant.

Il avançait en sifflant et en foulant bruyamment les fougères, lorsqu'un bruit sourd et pourtant familier à son oreille exercée vint l'arrêter court : c'était un lièvre qui déboulait presque à ses pieds. Paul, par un geste machinal, mit le fusil à l'épaule ; le coup partit, et le lièvre fut roulé, comme dirait le *Journal des Chasseurs*.

Paul ne parut ni content ni fier de cet exploit. Il s'avancait lentement pour s'emparer du prix de son adresse, lorsqu'une voix fraîche et riieuse se fit entendre auprès de lui :

— Bravo ! monsieur Charles ! s'écriait-t-on, bien tiré pour un Parisien. Voilà de l'ouvrage pour Geneveva, la cuisinière corse dont vous avez si bien apprécié le talent hier à dîner.

Paul se retourna vivement.

La personne qui, tout en exaltant son adresse, lui décochait une épigramme sur son mauvais repas de la veille, était Thérèse Bianchi.

Elle avait le même costume que la journée précédente. Seulement, pour se préserver de l'air froid du matin, elle avait relevé sur sa tête son mantelet noir, et son visage, encadré dans les plis de l'étoffe, avait une expression joyeuse et railleuse à la fois, qui la rendait plus belle et plus attrayante que jamais.

— Quoi ! vous étiez ici, mademoiselle, seul dans ce lieu désert ? Je tremble de songer que, si par malheur j'avais dirigé mon fusil de votre côté, je pouvais, au milieu de ce brouillard, vous blesser... vous tuer peut-être ! En vérité, il y a de l'imprudence à se placer si près d'un chasseur sans qu'il le sache !

Thérèse le regarda d'un air d'étonnement mêlé de chagrin ; puis elle répondit avec timidité :

— La brume vous empêche sans doute de voir, monsieur Charles, que nous sommes à quelques pas seulement de la maison de ma tante, et que, par conséquent, l'endroit où nous nous trouvons n'est pas désert. Je viens de la ferme là-bas, où logent les ouvriers, et j'ai été donner les ordres pour le travail de la journée. Césario est parti avant le jour, pour remplir une mission très pressée dont l'a chargé madame Bianchi, et j'ai dû faire cette besogne, qui est la sienne d'ordinaire. En revenant, votre coup de fusil a attiré mon attention, et je me suis approchée pour vous demander si vous étiez rétabli des fatigues de votre voyage ; il n'y avait rien là qui dût exciter votre colère et m'attirer vos reproches...

En achevant ces mots, la jeune fille avait presque les larmes aux yeux, et le bon Paul se reprocha amèrement son essai de dureté.

— De la colère, des reproches, Thérèse ! dit-il avec regret ; avez-vous si mal compris le sentiment que j'éprouve en songeant à la possibilité d'un accident terrible...

— Allons ! ne parlons plus de cela, puisque vous vous repentez, dit Thérèse en souriant ; mais, à mon tour, Charles, j'aurais le droit de vous gronder de sortir ainsi le matin, par cet affreux brouillard... Ignorez-vous que lorsqu'on n'est pas acclimaté, ces vapeurs malsaines, qui s'élèvent de nos marais, peuvent donner des maladies graves à ceux qui s'y exposent sans précaution ?

Paul ne l'écoutait pas ; appuyé sur son fusil, il restait absorbé dans une profonde rêverie. Enfin, il se détermina brusquement, prit la main de Thérèse et dit en l'engageant à s'asseoir avec lui sur la racine saillante d'un châtaignier :

— Puisque le hasard nous a réunis, mademoiselle, permettez-moi d'avoir avec vous un moment d'entretien ; la situation où nous nous trouvons tous les deux me donne le droit de solliciter cette faveur.

— N'êtes-vous pas mon fiancé, Charles ? demanda la naïve enfant en s'asseyant à la place désignée, sans se faire prier.

— Sans doute, Thérèse, dit le faux Labecchio avec trouble ; mais avant de me laisser aller à la joie que me donnent de telles espérances, je désire m'assurer, mieux que je n'ai pu le faire hier, si de votre côté aucune répugnance, aucun engagement antérieur... Enfin, parlez-moi avec franchise, Thérèse, croyez-vous que vous pourriez m'aimer ?

Mademoiselle Bianchi détourna la tête et rougit ; cependant elle répondit avec une simplicité pleine de grâce :

— Mon cousin, j'obéirai sans regret aux ordres de ma tante, de ma seconde mère.

— Sans regret, répéta Paul, qui feignait de ne pas comprendre ; cela ne suffit pas, Thérèse.

Mademoiselle Bianchi se tut, et ce silence valait à lui seul un aveu ; mais telle était la position de Paul, qu'il regrettait presque de donner à ce silence sa signification véritable.

Aussi, reprit-il avec embarras, qu'il craignait que la volonté un peu tyrannique de leur tante commune n'eût produit sur Thérèse un effet opposé à celui qu'on en attendait ; et que, dans ce cas, il conjurait sa cousine de lui dire nettement si elle n'éprouvait pas pour lui de répugnance secrète.

Ainsi pressée, la jeune fille souriait, balbutiait, se cachait le visage ; quand il eut fini, elle oublia sa main dans celle de Paul, et dit avec abandon :

— Eh bien ! Charles, puisque vous le voulez, je vous rassurerai tout à fait sur les craintes que vous exprimez. Vous ne m'étiez nullement inconnu avant le jour de votre arrivée ici, et l'idée du mariage qui est sur le point de se conclure n'est pas aussi nouvelle pour moi que pour vous. Depuis que j'ai quitté le pensionnat où j'ai été élevée à Ajaccio, ma tante m'a répété bien des fois que j'avais en France un cousin jeune, riche, doué de brillantes qualités, et que je devais me considérer comme devant être un jour sa femme... Je me suis habituée à cette pensée, et, lorsque je vous ai vu hier, je n'ai été ni intimidée ni surprise ; il me semblait que vous étiez déjà pour moi une ancienne connaissance. Lorsque ma tante nous a fiancés si brusquement, malgré mon émotion, je l'avoue, je m'attendais à ce qui est arrivé... Enfin, mon cousin, quand nous serons unis, je vous aimerai et je serai heureuse, parce qu'il m'a toujours semblé qu'il était naturel qu'il en fût ainsi.

Certes, la naïveté de cette enfant était bien embarrassante pour le pauvre Paul Duvert. Aussi dans une sorte de désespoir essayait-il de se déprécier lui-même.

X

— Thérèse, reprit-il en essuyant son front couvert de sueur, ces aveux me prouvent que vous êtes la plus indulgente, la plus docile jeune fille de la Corse ; mais n'avez-vous pas songé aussi que je pouvais ne pas être doué de toutes ces qualités qu'on m'a données lorsqu'on vous a parlé de moi ?

— Oh ! ne vous plaignez pas, dit gaiement mademoiselle Bianchi, le portrait n'était pas très flatté, allez !

—Écoutez, Thérèse, je ne veux pas vous tromper, je ne veux pas que vous puissiez vous repentir plus tard de m'avoir confié le soin de votre bonheur. On ne vous a pas dit, peut-être, que j'étais violent, emporté...

—Le sort d'une femme n'est-il pas d'obéir et de se taire ?

—Vous n'avez pas remarqué peut-être, continua Paul en s'excitant intérieurement à son œuvre d'humilité, que mes manières n'étaient pas celles d'un homme du monde, que j'étais brusque, un peu sauvage...

—Elevé moi-même à la campagne, dit ingénument Thérèse, qui attribuait les paroles du prétendu Charles à une délicatesse excessive, je ne puis juger de ce que vous appelez les manières du monde ; vous avez la politesse naturelle, qui, je le crois, vaut bien mieux.

Paul avait épuisé tout son courage, et il lui en avait fallu pour se montrer sous un jour défavorable à celle qu'il aimait ; il semblait à bout d'objections. Thérèse reprit d'un ton affectueux :

—Écoutez, cousin Charles, ne tentez pas ainsi de m'exagérer, par un scrupule de conscience, les défauts que vous pouvez avoir. Je dois maintenant être votre femme, nous sommes fiancés, et dans le pays où nous sommes, ce mariage ne saurait manquer désormais sans que je fusse déshonorée. Ne vous faites donc pas, par une fausse modestie, plus imparfait que vous n'êtes ; car si les projets de ma tante à votre égard n'avaient pu s'accomplir, l'époux qu'on m'aurait donné m'eût offert beaucoup moins de garanties que vous. Vous ne savez donc pas que vous aviez un rival, même avant de m'avoir connue ?

—Un rival ! s'écria Paul en bondissant.

Il comprenait bien que cette jolie Thérèse ne pût être à lui, mais il ne voulait pas qu'elle fût à un autre.

—Oh ! comme vous prenez feu ! dit mademoiselle Bianchi en plaisantant ; dans la nomenclature de vos défauts, je le vois, vous avez oublié de placer la jalousie. Mais rassurez-vous, ce rival m'est aussi odieux qu'à vous-même ; c'est cet intendant qui s'est glissé comme un serpent dans notre famille, c'est Césario.

—Comment ! ce misérable paysan aurait osé aspirer...

—Que voulez-vous, il est le favori de ma tante, qui ne peut se passer de lui, et il s'est emparé de son esprit autant par son astuce que par ses services. Pendant le temps que votre père et madame Bianchi étaient en querelle, cet homme s'est cru le droit d'aspirer à ma main. Je ne sais si l'on a encouragé ses prétentions ; quant à moi, je l'ai toujours traité avec le mépris qu'il m'inspire. Mais que puis-je faire ? je dois tout à ma tante ; j'étais orpheline, sans fortune ; c'est elle qui m'a tenu lieu de mère, et si elle l'eût exigé, malgré ma répugnance, il aurait bien fallu obéir !

—Mais je ne le souffrirai pas, s'écria Paul hors de lui.

—Aussi avez-vous remarqué avec quel colère et quelle haine à peine contenue il a vu votre arrivée et les arrangements pris par madame Bianchi ? Déjà, à l'époque où l'on hésitait encore à vous envoyer ici, Césario avait jeté je ne sais quels soupçons dans l'esprit de ma tante sur la bonne foi de votre père. Heureusement madame Bianchi ne s'y est pas arrêtée, et votre présence a dissipé ses craintes ; car, à en juger par son inquiétude au moment de votre arrivée, je suppose qu'elle commençait à en avoir de sérieuses. Enfin, Charles, vous et moi nous avons profondément blessé cet homme qui, sous son apparence humble et soumise, ne pardonne jamais une offense, et, sans aucun doute, nous avons en lui un ennemi mortel. Je ne sais même pas si, au moment où je vous parle, il n'est pas occupé à machiner quelque intrigue pour traverser nos projets. Hier au soir je lui ai trouvé l'air plus faux, plus railleur qu'à l'ordinaire.

—Que nous importe ! dit Paul avec dédain ; malheureusement je crains à ces projets des obstacles plus sérieux que ceux que pourra leur susciter ce Césario.

Thérèse pinça les lèvres.

—Monsieur Charles Labecio voudrait-il me faire entendre que ces obstacles viendront de lui ?

—Ne le croyez pas, Thérèse, ne le croyez pas ! s'écria Paul avec vivacité et comme malgré lui ; Dieu m'est témoin que pour mériter le bonheur d'être votre mari je n'hésiterais pas à m'exposer aux plus grands dangers... Je voulais vous dire seulement que peut-être des hasards imprévus, des impossibilités...

—Pour Dieu ! expliquez-vous, monsieur ! dit la jeune fille en se levant avec fierté.

Duvert n'eut pas le courage de laisser échapper l'avou qui un moment était venu sur ses lèvres.

—Vous ne me comprenez pas, Thérèse, dit-il en balbutiant. Je voulais faire allusion aux conditions que madame Bianchi met à ce mariage et dont elle doit me faire part aujourd'hui même... Je ne sais si dans ce qu'elle va me proposer il ne se trouvera pas quelque insurmontable difficulté...

—Je regrette seulement, monsieur, reprit mademoiselle Bianchi en fondant en larmes, qu'hier vous n'avez pas eu la confiance de dire à notre tante qu'un engagement antérieur, que quelque jolie personne des salons de Paris...

L'épreuve était trop forte, Paul ne sut y résister.

—Eh bien, arrive que pourra ! s'écria-t-il d'un ton résolu. Thérèse, ne me demandez pas les raisons de ma singulière conduite, mais je vous aime, je n'ai jamais aimé que vous et je vous aimerai toute ma vie... Si vous le voulez, rien ne pourra plus nous séparer... Pour vous obtenir, j'affronterai tout, je braverai tout, car je vous aime, je vous aime !

En même temps il soutint dans ses bras mademoiselle Bianchi, qui était sur le point de s'évanouir. Cet élan avait été électrique, et elle ne doutait plus ; l'heureux Paul voulut prendre sur son visage baigné de pleurs un gage de réconciliation, et elle ne songea pas à s'en défendre. Au moment où il approchait ses lèvres des joues roses de Thérèse, plusieurs voix se firent entendre à quelques pas.

—Le voici, le voici ! disait-on en italien.

—La jeune fille repoussa brusquement son fiancé, et murmura avec inquiétude :

—Mon Dieu, on nous a vus !

XI

Paul se retourna vivement afin de connaître les importuns qui venaient déranger ce tête-à-tête, et il vit à quelques pas seulement de lui le grec Césario, qui était accompagné de trois autres paysans employés à l'exploitation des propriétés. Grâce au brouillard aussi bien peut-être qu'à la préoccupation des deux jeunes gens, Césario s'était approché à portée d'entendre ce qu'ils disaient, sans attirer leur attention. Arrêté à quelques pas, il les observait avec une singulière expression de méchanceté et de colère, pendant que ceux qui l'accompagnaient semblaient se communiquer à voix basse leurs observations sur ce qu'ils venaient de voir. Thérèse, pour cacher sa confusion, se baissa et ramassa le lièvre resté à ses pieds ; Paul, beaucoup moins patient, s'avança fièrement au-devant de Césario, et le regardait en face :

—Ah çà, l'amî, lui dit-il d'une grosse voix, allez-vous continuer longtemps à m'espionner ainsi ? Depuis que je suis arrivé chez ma tante, je ne vois que vous sur mes talons ; vos oreilles sont toujours ouvertes pour recueillir mes paroles. Je n'aime pas cela, retenez-le bien ; et si vous ne comprenez pas parfaitement le français, je me charge de vous traduire mes intentions dans une langue commune à tous les pays...

En même temps il porta sous le nez de l'intendant un poing vigoureux dont Césario eût fort embarrassé de montrer l'égal. Mais le Grec ne se laissa pas intimider par cette démonstration menaçante : il resta immobile et sourit de l'air dédaigneux d'un homme sûr de prendre prochainement sa revanche de l'injure qu'il reçoit ; puis, s'inclinant avec respect, il dit de sa voix douceuse :

—Que mon jeune maître excuse son pauvre serviteur ; je ne suis pas venu pour le déranger ou pour surprendre ses secrets... Madame Bianchi, ma respectable maîtresse, nous a donné ordre de vous chercher pour vous prier d'aller là-re-

joindre sur-le-champ à la maison : il s'agit d'une affaire de haute importance ; c'est pour cela que je me suis permis...

—C'est bon, répliqua Paul en tournant le dos sans façon à l'intendant, je vous remercie, je vais me rendre à l'invitation de ma tante.

Puis, s'adressant à Thérèse :

—Il s'agit sans doute de l'explication promise pour aujourd'hui, continua-t-il ; ma chère cousine, voulez-vous m'accompagner jusqu'à la maison ?

sont pures dans les campagnes de la Corse, et combien il faut peu de chose, dans ce pays étrange, pour attirer sur une jeune fille une tache ineffaçable. Il était évident que l'innocent baiser donné par Paul à Thérèse était aux yeux des puritains montagnards un crime qui, avec la circonstance aggravante de la solitude, paraissait irrémissible. Mademoiselle Bianchi voulut prévenir l'effet d'un rapport amplifié dans le voisinage, et elle dit tout haut à l'intendant qui marchait en silence à côté d'elle :



Paul se retourna vivement afin de connaître les imposteurs.

Thérèse prit le bras qu'on lui offrait, et après avoir donné l'ordre à un des paysans qui avaient suivi Césario de se charger du gibier de Paul, on se mit en marche pour l'habitation. Mademoiselle Bianchi semblait inquiète et mal à l'aise ; elle entendait les Corses qui marchaient derrière elle chuchoter en la regardant, et Césario avait échangé avec eux quelques paroles qui sans doute aussi la concernaient. Il faudrait, pour comprendre l'émotion de Thérèse, savoir combien les mœurs

—J'espère, Césario, que ni vous ni personne (et elle se tourna vers les autres Corses) n'aura trouvé rien de répréhensible dans la rencontre qui a eu lieu ce matin entre M. Charles et moi ? Il est mon parent, il est mon fiancé, et bientôt il sera mon mari...

—Il ne l'est pas encore ! répliqua Césario en jetant un regard d'intelligence à ses compagnons.

—Que dites-vous, insolent ? demanda Paul avec colère, est-ce que vous deuteriez...

—Je ne doute pas, monsieur, répondit Césario lentement et sans lever les yeux sur lui ; je dis seulement qu'une jeune fille de nos montagnes doit toujours conserver une grande réserve, même vis-à-vis de son fiancé ; car enfin, le fiancé peut mourir avant le mariage...

Ce mot *mourir* avait été prononcé avec une intonation particulière et frappa vivement Thérèse. Elle ne put s'empêcher de frissonner en pressant légèrement le bras de Duvert ; Paul lui-même tressaillit.

—Mourir ! répéta-t-il en regardant Césario ; que voulez-vous dire, monsieur l'intendant ? En serions-nous là ! Est-ce que déjà j'aurais à craindre un coup d'escopette ou de stylet corse ? Je le sais, on est très chatouilleux dans ce pays-ci, et ma présence dérange assez les projets de certaines personnes pour que je doive m'attendre à tout le mal qu'on pourra me faire... Mais qu'on y songe ; je suis homme à me défendre, et dans le cas où l'on me manquerait, je saurais à qui m'en prendre !

Suivant son habitude, Césario ne parut pas ému de cette menace indirecte ; toutefois il sembla jouir un moment de l'effet de ses paroles perfides sur les deux jeunes gens, puis il reprit avec tranquillité :

—Mon jeune maître se trompe sur le sens de mes paroles ; qui pourrait tendre un piège au dernier rejeton de l'illustre famille des Labecio ? Je voulais dire seulement que nous sommes tous mortels, et que la mort prend aussi bien le jeune fiancé qui va à l'église en habit de fête, au milieu de ses amis, que le pauvre vieillard seul et sans enfants dans sa chaumière.

Mais nous voici arrivés ; veuillez me suivre, monsieur Charles ; madame m'a chargé de vous conduire près d'elle.

En effet, on était arrivé à la maison, et l'on entendait déjà, à l'étage supérieur, la voix nigre et désagréable de madame Bianchi. Thérèse allait suivre Paul et l'intendant ; Césario la retint :

—Mademoiselle, dit-il, ma chère maîtresse désire voir M. Carlo seul, et elle m'a expressément défendu de laisser entrer qui que ce soit dans sa chambre tant qu'elle causera avec lui.

Thérèse, habituée à l'obéissance, revint aussitôt sur ses pas.

—Bon succès, Charles, murmura-t-elle à l'oreille de son prétendu cousin ; n'irritez pas notre tante.

En même temps, elle entra dans une pièce du rez-de-chaussée pour attendre la fin de cette entrevue, dont le résultat l'intéressait si vivement.

Cependant, Paul était resté au bas de l'escalier, fort embarrassé d'une défense qui devait le mettre en tête-à-tête avec madame Bianchi.

—Écoutez-moi, monsieur l'intendant, dit-il d'un ton plus poli qu'à l'ordinaire ; dans la grave conférence que je vais avoir avec ma tante, j'aurai sans doute besoin d'un conseiller et d'un ami... M. Paul Duvert, cet excellent jeune homme qui m'a accompagné jusqu'ici, a toute ma confiance, et je le consulte dans mes affaires queltes qu'elles soient... Je suis un peu étourdi, un peu léger, vous comprenez ? Je désire donc qu'il assiste à cette entrevue, et sans doute ma tante ne s'en fâchera pas.

—Madame désire expressément vous voir seul ; d'ailleurs, s'il faut l'avouer, votre ami ne peut quitter sa chambre.

—Pourquoi cela ?

—Vous êtes parti de trop bonne heure pour savoir qu'il a une fièvre violente qui l'empêche de se lever du lit.

—Miséricorde ! Cela est-il bien sûr ?

—Je suis allé prévenir le médecin ce matin eu me rendant... chez quelqu'un ; le docteur était là encore au moment où je suis sorti pour vous chercher. Il a dit à madame que le jeune homme n'étant pas acclimaté, avait gagné la fièvre, et que, si l'on n'y prenait garde, la maladie pouvait être dangereuse...

—Il choisit bien son temps pour être malade ! s'écria Paul, que cet événement accablait.

—Que voulez-vous ! reprit Césario avec une intention so-

crète ; l'air de ce pays ne lui convient pas, comme à vous, qui respirez l'air natal.

—L'air natal ! répéta Paul tout pensif ; je veux être pendu si je crois désormais à ses facultés curatives ! Que diable vais-je dire à cette vieille !... Allons ! je ferai pour le mieux ; mais il faut être prudent maintenant que je suis seule en face de tant de difficultés et peut-être de danger.

Puis, levant le doigt d'un air menaçant :

—Prends garde à toi, Césario, ajouta-t-il ; tu sais peut-être plus de mes secrets que je n'aurais voulu t'en confier... je te surveillerai.

XII

Paul, au milieu des embarras que lui suscitait son rôle, s'était réfugié dans une espèce d'insouciance toute passive, et il se proposait d'attendre avec patience ce qui allait arriver, afin de se conduire suivant les circonstances.

Quand il parut devant madame Bianchi, il avait une certaine assurance.

La vieille dame était assise dans son grand fauteuil, près de sa table couverte de registres et de papiers épars.

Ses traits cadavéreux étaient comme fardés en ce moment par suite d'une grande agitation intérieure ; ses yeux avaient cet éclat extraordinaire que donne la fièvre.

Paul remarqua que, parmi les papiers qui occupaient l'attention de sa prétendue parente avant son arrivée, se trouvait la lettre de la veille qui contenait l'ordre adressé au banquier d'Ajaccio pour le payement des cent-vingt mille francs, et une autre lettre sur gros papier commun, ouverte seulement depuis peu d'instant, et dont les caractères énormes témoignaient d'une main peu habile en calligraphie ; mais madame Bianchi ne lui laissa pas le temps de faire d'autres observations.

—Arrivez donc, *mio Carlo*, s'écria-t-elle joyeusement aussitôt qu'elle l'aperçut ; arrivez, car en vérité je ne peux plus y tenir ; mon bonheur est si grand qu'il m'opresse, qu'il m'étouffe... Je viens de recevoir une lettre qui me rajeunit de trente ans !

Et elle désignait la grossière missive étalée sur la table.

Cette gaieté si franchement exprimée rassura tout à fait Duvert ; ses craintes disparurent comme par enchantement ; un pareil début ne pouvait annoncer rien de fâcheux.

—Je suis très-satisfait, chère tante, de vous voir dans de si bonnes dispositions, répondit-il d'un air tranquille en prenant un siège en face d'elle ; mais, puis-je savoir la cause...

—Marliani accepte, s'écria la vieille dame avec explosion.

—Ah ! très-bien ; il paraît que Marliani...

—Oui, il accepte ; c'est pour ce soir... Je craignais des objections, et il est trop fier pour en faire... Mais j'y songe, reprit la vieille dame en se reprenant tout à coup et en riant aux éclats de sa distraction, vous ne me comprenez pas, mon neveu !... Vous ne savez pas de qui je vous parle... la joie me tourne la tête.

—Eh bien, Ma chère tante, j'ai hâte de partager cette joie.

Mais un violent accès de toux avait été pour madame Bianchi la punition de sa bruyante gaieté ; il fallut attendre que la quinte fût passée. Cependant, elle fit signe à Paul d'aller fermer la porte au verrou ; quand il revint prendre sa place, après s'être acquitté de cette mission, la toux s'était calmée et la bonne dame pouvait enfin parler.

—Mon neveu ? Le moment est venu, où vous allez avoir l'explication et connaître les motifs de cette conduite mystérieuse que j'ai tenue envers votre père et vous depuis votre naissance, et vous verrez ensuite si je méritais d'être jugée avec tant de légèreté.

La bonne dame fit une pause, car cette exorde avait été un peu long, et partant très-fatigant pour son asthme.

Paul ouvrait de grands yeux étonnés, mais n'ayant pas le courage de nier les sentiments que madame Bianchi avait développés en lui, il attendait pour répondre une occasion plus favorable.

En ce moment, madame Bianchi ne jugea pas à propos de la lui fournir. Elle tira de sa poche un volumineux paquet de clefs, et, choisissant dans le trousseau deux clefs gigantesques, elle les lui présenta en lui disant d'un air solennel :

— Mon neveu, ouvrez le deuxième placard à gauche, celui qui paraît si solidement fermé, et apportez-moi ce que vous y trouverez.

Paul se leva.

— Celui-ci ! dit la vieille en désignant par un geste impérieux un des panneaux de la boiserie.

— Elle aura beau le nier, pensa Duvert, elle est décidément folle... Néanmoins, tâchons de la contenter en flattant sa folie.

Il s'approcha du placard indiqué, et introduisit une des clefs dans une énorme serrure toute rongée de rouille. Madame Bianchi suivait du regard chacun de ses mouvements ; voyant que le jeune homme avait quelque peine à faire mouvoir les vieux ressorts qui fixaient solidement le panneau, elle murmura :

— Voilà bien des années que cette armoire n'a été ouverte, et j'ai craint pendant longtemps qu'elle le fût seulement par les officiers de justice qui viendront faire l'inventaire à mon décès... Dieu n'a pas permis qu'il en fût ainsi ! Un descendant des Labeccio devait seul voir le contenu de ce placard, et Dieu a envoyé le plus jeune, le plus robuste, le plus courageux des Labeccio !

Les serrures cédèrent enfin à ses efforts multipliés, la porte roula lourdement sur ses gonds, et Paul put s'assurer que cette armoire, si bien close, contenait seulement de vieux effets d'homme, rongés de vers et de poussière, qui semblaient n'être plus que des haillons.

Pour le coup, il crut être l'objet d'une plaisanterie, et il resta immobile devant l'armoire, regardant d'un air effaré tantôt madame Bianchi, tantôt la mystérieuse détroque.

— Mettez tout cela sur la table, dit madame Bianchi avec dignité.

Paul ne bougeait pas ; il balançait entre deux partis à prendre, celui de rire franchement ou de se fâcher tout de bon.

Cependant il se contenta par curiosité, et se décida à obéir. Prenant les vieux vêtements du bout des doigts, avec un dégoût qu'il ne chercha pas à dissimuler, il les porta sur la table.

C'était un costume à peu près complet de montagnard corse, mais d'une coupe ancienne et singulière ; le temps et l'usage en avaient fait disparaître la couleur primitive ; néanmoins on pouvait reconnaître que l'étoffe en était plus fine que celle des habits d'un simple paysan, et que celui qui l'avait portée autrefois, devait avoir une certaine importance.

Madame Bianchi regarda avec un profond respect ces pauvres reliques ; puis étendant la main sur elles avec majesté :

— Mon neveu, dit-elle, voilà le précieux dépôt qui m'a été confié pour être remis à l'héritier du nom des Labeccio... Ce dépôt vous appartient à vous, à vous seul, et je vous le rends.

Cette fois, Paul ne put se contenir ; éclatant de rire tout à coup, il tomba dans un fauteuil sans pouvoir maîtriser de quelques minutes cette gaieté convulsive. Madame Bianchi, superbe de colère et de dédain, foudroyait du regard le jeune audacieux.

— Vous riez, monsieur ? disait-elle en serrant les dents, vous pouvez rire dans ce moment solennel ? Ah ! si je ne savais pas que vous ignorez de quelle importance...

— Mais enfin, ma tante, dit Paul en se modérant avec peine, comment puis-je prendre au sérieux un pareil présent ? que diable voulez-vous que j'en fasse ? Je ne suppose pas que vous ayez l'intention de me voir revêtu de ces habits-là, dont la mode est un peu passée, vous l'avouerez ?

— Assez, assez, monsieur ; savez-vous à qui ont appartenu ces vêtements ?

— Non, ma tante, mais ils sont troués, malpropres, et je ne me soucie pas de les porter...

Madame Bianchi saisit vivement la veste qui faisait partie du dépôt, et la mit sous les yeux du rieur.

— En effet, monsieur, dit-elle avec véhémence, ils sont troués,

mais savez-vous ce qui a pu percer cette veste à l'endroit du cœur ?

— Quelque insecte sans doute.

— C'était une balle... Et ces taches que vous voyez encore sur l'étoffe, savez-vous quelle en est la cause ?

— Ma foi, je l'ignore...

— Ce sont des taches de sang, d'un sang pur et précieux, du sang d'un Labeccio... Comprenez-vous maintenant ?

— Pas le moins du monde, ma tante, répondit Duvert plus dérouté que jamais.

— Pour un Corse d'origine et de caractère, dit madame Bianchi avec dépit, vous avez l'intelligence bien obtuse... Mais vous êtes de bonne race, Carlo, et je suis sûre que vous allez vous repentir de votre coupable légèreté lorsque vous connaîtrez l'histoire de votre famille.

— L'histoire de ma famille ! s'écria Paul en rapprochant son siège ; ma foi ! je ne serais pas fâché de l'apprendre !

Madame Bianchi parut satisfaite de cet empressément, et, après avoir toussé par précaution, elle reprit :

XIII

« En 1682, au plus fort de la guerre contre les Génois, il s'éleva une violente querelle entre Giacomo Labeccio, votre trisaïeul, qui habitait cette maison même, et Paolo Jacobi, propriétaire d'une ferme à quelques lieues d'ici, dans les montagnes. Vous allez juger, mon neveu, si nous n'avons pas de notre côté la justice et le bon droit.

« Vous le savez, l'usage du pays est depuis un temps immémorial de laisser vaguer la nuit les bestiaux dans les maquis, où l'on va les prendre le matin pour les employer aux travaux du labourage. Il arrive ainsi souvent que les bestiaux de différents propriétaires se rencontrent, se mêlent, et quand les pères veulent les séparer, il en résulte des erreurs, volontaires ou non, qui amènent de sérieuses disputes.

« C'est à un événement de ce genre qu'il faut attribuer l'origine de notre querelle avec les Jacobi. Un matin nos pères ramenèrent, au lieu de deux magnifiques taureaux noirs qu'ils avaient conduits la veille dans le maquis, deux taureaux rouges, maigres, efflanqués, qu'on leur avait laissés en échange ; ils annoncèrent que les Jacobi s'étaient emparés de nos bêtes et refusaient de les rendre.

« Aussitôt nos gens se réunirent en force et se rendirent au village des voleurs ; mais ceux-ci, prévenus à temps, avaient réuni de même leurs parents et leurs amis qui étaient nombreux ; nos gens furent repoussés ; plusieurs furent maltraités, et l'un d'eux fut blessé d'un coup de stylet dont il mourut quelque temps après.

« Giacomo Labeccio, lorsqu'il reçut la nouvelle de cet attentat contre ses pères et ses propriétés, était occupé au siège de Bastia avec les autres chefs corses ; violemment irrité de l'audace de ses voisins, il abandonna l'armée patriote au moment où elle était sur le point de s'emparer de la ville, et accourut ici en toute hâte. Le hasard le plaça, le jour même de son arrivée, en présence de Paolo Jacobi ; ils se battirent, et Dieu se prononça pour votre trisaïeul ; Paolo resta mort sur la place.

« A partir de ce jour, mon neveu, commença entre les deux familles une des plus longues, des plus acharnées, des plus sanglantes vendettas dont on ait ouï parler dans toute la Corse.

« A la faveur des troubles et de l'anarchie dans lesquels notre île a été plongée pendant tant d'années, les haines particulières pouvaient se manifester sans contrainte. Des deux côtés les parents les plus éloignés durent prendre part à la querelle ; le meurtre appelait le meurtre. Enfin, mon neveu, vous ne serez plus étonné d'être resté avec votre père seul des Labeccio, lorsque vous saurez que, pendant plusieurs générations, depuis votre trisaïeul Giacomo, le premier champion de votre famille, jusqu'à votre arrière grand-oncle Peppo Labeccio, dont les habits tachés de sang sont devant vous, vingt-sept personnes du nom de Labeccio sont tombées sous les coups des Jacobi.

—Mais c'était une boucherie épouvantable ! s'écria Paul. Il n'y avait donc ni gouvernement, ni lois, ni justice dans ce pays ?... Et les Labeccio, ma tante, mes malheureux ancêtres, avaient-ils fait au moins quelques victimes parmi ces brigands de Jacobi ?

—Ils en ont tué en tout cinquante-deux dans l'espace de cent dix ans environ, répondit madame Bianchi avec une indéfinissable expression d'orgueil ; aujourd'hui il n'existe plus un homme de la race directe des Jacobi.

—Cinquante-deux ! répéta Paul, et le nom de Jacobi a disparu !... En ce cas, laissons-les en paix, ma tante : ces Jacobi ont eu leur compte.

—Vous vous trompez, Carlo, dit madame Bianchi d'un ton sec, les Labeccio sont encore en reste avec eux.

—Mais puisque tous les Jacobi sont morts...

—Il reste un homme allié de leur famille et qui nous doit encore sa vie... laissez-moi achever. Peppo Labeccio, celui dont je vous ai conservé les vêtements, suivant l'usage de nos pères, a été la dernière victime de cette terrible querelle, et il n'est pas encore vengé.

—Il fut assassiné à quelques lieues d'ici, en 1799, par un cousin du dernier des Jacobi, et ce meurtre ne put être puni par les lois françaises, sous la domination desquelles nous étions tombés.

—La vengeance revenait à votre père, Carlo, et, à son défaut, à mon pauvre Bianchi.

—Mais votre père habitait presque toujours la ville et avait déjà des goûts et des mœurs indignes d'un Labeccio ; il se refusa à ce devoir sacré, et ce n'a pas été la moindre cause de l'éloignement que je lui ai montré bien des fois.

—Quant à mon mari, il n'eût pas refusé ce noble héritage, lui ; il n'eût pas fait à la femme qu'il avait épousée, l'outrage de renier ses querelles, mais l'assassin avait quitté le pays après le meurtre de Peppo, et il n'y revint qu'après la mort de mon pauvre Bianchi.

—Jugez quel fut mon désespoir : votre père était en France, et, d'ailleurs, je savais qu'il était inutile de m'adresser à lui ; il ne m'eût pas comprise. Pour comble de malheur, l'assassin mourut, et il me sembla impossible que la famille Labeccio pût jamais être vengée.

—Ce fut alors qu'on commença à me parler de vous ; tout ce qu'on me disait de votre force, de votre adresse, de votre énergie, me ravissait de joie ; vous vous expliquez sans doute pourquoi je mettais tant de prix à ces qualités du corps et de l'âme dont vous étiez doué.

—Celui-là, me disais-je, ne mentira pas à sa race ; celui-là sera jaloux de son honneur, implacable dans sa vengeance, comme ses ancêtres ; c'est à celui-là que je remettrai ces vêtements teints du sang du pauvre Peppo, c'est lui qui vengera notre ancienne famille ou qui du moins succombera noblement après l'avoir entrepris.

—Carlo Labeccio, je vous connais déjà, vous ne trompez pas mon attente ; vous serez digne du précieux dépôt que mon père m'a chargée de remettre au dernier héritier mâle des Labeccio ; vous nous vengerez tous...

—Vous venger ! répéta Paul d'un ton railleur ; mais ma bonne tante, soyez conséquente avec vous-même ; sur qui voulez-vous que je vous venge, puisque vous m'avez dit vous-même que l'assassin de ce M. Peppo, mon arrière-grand-oncle, était mort depuis longtemps ?

—Il a laissé un petit-fils, et ce petit-fils s'est vanté bien des fois du crime que son aïeul avait commis : j'ai appris jusqu'où il poussait l'insolence, et je l'ai fait prévenir qu'il viendrait plus tard un Labeccio pour lui demander compte du sang versé ; ce Labeccio, c'est vous.

—Comment, ma tante, s'écria Paul avec une stupéfaction impossible à peindre, vous voulez que moi, arrière-petit-neveu de la victime, j'aille tuer le petit-fils de l'assassin que je ne connais pas, que je n'ai jamais vu, et qui ne m'a fait aucun mal ?

—Vous le connaissez ; c'est ce Marliani que vous avez

trouvé sur votre passage en arrivant ici et que vous avez été sur le point, m'a-t-on dit, de maltraiter à cause de son obstination à vous regarder... Ah ! le sang des Labeccio bouillonnait en vous, Carlo ; l'instinct du bon chien de chasse se réveillait à la vue de la bête fauve... Je suis sûre que vous haissez déjà cet homme.

—Je ne le hais ni ne l'aime, dit Paul avec impatience, et quand je le haïrais, quel motif aurais-je d'aller l'assassiner, au risque d'attirer sur moi toute la sévérité de la justice ?

—Aussi n'est-ce pas ainsi que je l'entends, Carlo ; ce sera un duel, un duel approprié aux mœurs de la Corse, mais vous n'aurez à vous inquiéter d'aucun des arrangements préliminaires ; Césario est convenu de tout depuis ce matin avec Marliani, et la lettre que voici m'affirme qu'il accepte nos conditions.

—Ce soir, un moment avant le coucher du soleil, vous vous battrez au fusil dans le maquis ; on a désigné un espace dont ni l'un ni l'autre vous ne devrez sortir ; celui qui le premier apercevra l'autre tirera le premier, et la querelle sera vidée à jamais, car Marliani est le dernier de sa race, comme vous êtes le dernier des Labeccio.

Madame Bianchi, épuisée par cette longue conversation, fut saisie d'un accès de toux si violent et si opiniâtre, que toute sa frêle et malade organisation semblait devoir se briser. Paul l'examinait avec une véritable épouvante.

—Ah çà ! madame, dit-il en se levant aussitôt que les râlements convulsifs de la vieille asthmatique eurent cessé, ai-je bien compris vos paroles. Est-il vrai que ce soir...

—Ce soir, une heure avant le coucher du soleil, répondit madame Bianchi tranquillement ; vous n'êtes pas habitué à vous glisser dans les maquis et j'ai exigé que le duel eût lieu pendant le jour. Ainsi, comme vous avez de bons yeux, vous avez plus de chances de succès que Marliani ; si vous êtes vraiment sûr de votre balle... Je n'ai pas négligé de vous assurer tous les avantages sur votre adversaire.

—Je vous remercie sincèrement, ma bonne tante, répondit Paul Duvert avec ironie ; mais cependant qu'arriverait-il si je n'étais pas disposé à risquer, pour une querelle qui dure depuis cent cinquante ans, mon avenir, mon honneur, ma vie, contre la vie d'un imbécile qui ne m'a jamais fait d'autre mal que de me regarder avec trop de curiosité ? Considérez...

Madame Bianchi ne lui laissa pas le temps d'achever ; ses petits yeux lui sortaient de la tête, son visage était devenu d'une pâleur livide et elle redressait ses ongles comme un chat irrité.

XIV

—Me serais-je trompée ? s'écria-t-elle avec véhémence, auriez-vous les indignes sentiments de votre père ? Tous mes désirs, toutes mes espérances devraient-ils encore se briser contre votre lâcheté ? mais non, c'est impossible ; Carlo, souvenez-vous des paroles que vous prononciez hier :

—N'est pas homme qui ne sait pas se venger !

—Souvenez-vous que pour laver vos injures personnelles, vous vous êtes déjà battu plus d'une fois ; ferez-vous moins pour l'honneur de votre nom ? Voulez-vous me désavouer aux yeux de Marliani, ce dernier des vieux ennemis de notre famille ?

—Ayez du moins pitié de votre pauvre tante, ne me faites pas un pareil affront auquel je ne survivrais pas ! et si tout cela ne peut vous toucher, songez qu'à mon tour, j'ai des moyens terribles de vengeance : je tiens l'honneur de votre père entre mes mains...

—Si vous refusez ce duel, cette lettre ne partira pas et votre père sera ruiné ; vous aimez Thérèse, et, si vous refusez ce duel, Thérèse sera pour un autre ; quant à ma fortune, j'aimerais mieux la jeter tout entière dans un gouffre que d'en laisser la moindre partie dans les mains d'un ingrat et d'un lâche !

—Carlo Labeccio, deux routes en ce moment se présentent à vous : dans l'une, vous pouvez trouver la mort de la première pas, mais si vous échappez au danger, vous aurez le bon-

heur d'avoir défendu noblement votre nom, d'avoir sauvé votre père, vous serez l'époux d'une femme belle et jeune que vous aimez, vous serez assez riche pour satisfaire tous vos goûts et tous vos caprices ; dans l'autre, vous n'aurez aucun danger à craindre, mais vous serez obscur, misérable et déshonoré !

Paul un moment avait été subjugué par l'autorité imposante de madame Bianchi ; mais sans répondre directement, il se mit à se promener tout pensif dans la chambre, et il murmurait des paroles telles que celles-ci :

—Sapristi ! où me suis-je fourré ?... Moi qui n'avais vu dans cette affaire qu'un léger service à rendre à un ami et une occasion de rire un peu. Cette petite vieille a le diable au corps.

—Que dites-vous, Carlo, mon neveu chéri ? demandait madame Bianchi avec angoisse en le suivant du regard ; vous acceptez, n'est-ce pas ? Oh ! dites-moi que vous acceptez ! Dieu vous protégera en récompense du bonheur que vous m'aurez donné !

—Si je devais avoir part aux avantages comme aux charges de la situation, continuait Paul en lui-même en se promenant toujours, je ne dis pas... Mais diable ! risquer sa vie... J'aime mieux rendre ce qu'on m'a prêté.

—Que dites-vous, Carlo ? répéta la vieille.

—Madame, dit le jeune homme en s'arrêtant devant elle, l'affaire que vous me proposez est assez grave pour que vous m'accordiez un peu de réflexion... Je demande une heure.

—Une heure ! mais songez donc que le jour s'avance et que Marliani va se rendre au rendez-vous.

—Il n'est que midi, madame, et le rendez-vous n'aura lieu qu'au coucher du soleil ; votre impatience raccourcit trop le temps.

—Mais enfin, qu'allez-vous faire ?

—Consulter un ami qui s'intéresse particulièrement à mes affaires ; ne vous désespérez pas, peut-être bientôt Carlo Labeccio va-t-il venir vous annoncer qu'il accepte la partie de plaisir que vous lui avez préparée.

En même temps il déverrouillait lestement la porte.

—Vous riez, s'écria la vieille femme, oh ! je suis sûre que vous accepterez. Vous voulez vous amuser des terreurs de votre pauvre tante.

—Non, non, je vous ai dit que tout cela dépassait la plaisanterie, répéta Paul en sortant ; vous aurez probablement une avant une heure.

Et il se mit à faire de grandes enjambées pour arriver plus vite à la chambre du véritable Charles Labeccio.

Si la position où Paul Duvert s'était placé par pure obligation était embarrassante, celle de Charles Labeccio n'était pas moins difficile et digne de pitié.

La chambre qu'il occupait et qui lui était commune avec Paul Duvert, était située au second et dernier étage de la maison et ne présentait pas tout le confortable auquel sans doute il était habitué.

A voir la grossière cheminée pratiquée au milieu de cette pièce et la couche noire que la fumée avait laissée sur les murailles et les lambris, il était facile de deviner qu'elle était destinée à servir de séchoir pour les châtaignes, cet aliment privilégié de Casabella.

Le voyage de Charles en Corse avait été si précipité qu'on n'avait pu réparer à temps un appartement de cette maison délabrée dont une partie seulement était habitable. On s'était contenté de placer deux lits et quelques meubles dans le séchoir, et madame Bianchi, pour s'excuser de la mesquinerie de cette hospitalité, avait dit aigrement que, ne s'attendant pas à recevoir en même temps que son neveu un élégant de Paris, elle en avait agi sans façon avec un jeune homme habitué à tout et qui dormait également bien partout.

On peut donc supposer que le malade n'avait pas absolument toutes ses aises dans cette pièce placée immédiatement sous le toit et où régnait à cette heure de la journée une chaleur étouffante.

Il avait fait un effort désespéré pour se lever et aller à la

recherche de Paul, qui seul pouvait lui apprendre où en étaient ses propres affaires ; mais nous savons que Paul était resté absent toute la matinée, et Charles avait bientôt été obligé de se jeter tout habillé sur son lit, autant pour obéir au médecin que par nécessité.

Une robuste servante corse, qui n'entendait pas un mot de français, restait près de lui pour lui donner les soins que son état réclamait : mais ne pouvant tirer d'elle aucun éclaircissement et soupçonnant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire autour de lui, le pauvre garçon s'agitait sur sa couche en proie à de poignantes angoisses qui ne contribuaient pas peu à rendre son état alarmant.

Ce fut en ce moment que Paul entra d'un air insouciant et égoïste, les mains dans ses poches et marchant bruyamment sans s'inquiéter s'il ébranlait la maison jusque dans ses fondements. Il se jeta sur un siège en poussant une exclamation de fatigue, et demanda à son compagnon d'un air distrait comment il se trouvait.

Charles à sa vue poussa un faible cri de joie, et se souleva sur le coude pour regarder son ami.

—Paul, s'écria-t-il, mon bon, mon généreux Paul, par grâce, dites-moi bien vite ce qui s'est passé ! Vous avez vu madame Bianchi ; que vous a-t-elle dit ? qu'avez-vous découvert ?

—J'ai découvert une chose dont vous ne m'aviez pas prévenu, répondit Paul d'un ton moitié jovial, moitié colère.

—Quoi donc ?

—C'est que votre tante est le diable en personne. Je parierais tout ce que l'on voudrait, que si elle ne peut marcher, ce n'est pas qu'elle ait la goutte, mais parce qu'elle a le pied fourchu.

—Paul, je vous en prie, ne me faites pas languir ; dites-moi en deux mots toute la vérité.

—Eh bien ! en deux mots, la voici : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous rendre service en prenant votre nom et en jouant votre rôle le moins mal possible auprès de cette vieille enragée ; je ne puis faire davantage que je n'ai déjà fait. Je vous rends votre nom, rendez-moi le mien ; et que Dieu vous assiste ! Moi, je compte quitter ce soir cette maison, pour aller quelque part où l'on puisse respirer seulement cinq minutes consécutives, ce qui est impossible ici.

—Vous allez me quitter ? s'écria Charles en tressaillant, me quitter au milieu de cette horrible crise ?

—Que voulez-vous ! qui ne peut ne peut, comme disait mon maître de calcul ; quand je me ferais tuer ce soir dans le maquis à votre place, je ne vous rendrais ni la fortune ni la femme qui vous étaient destinées !

—Vous me parlez par énigmes, Paul, et c'est là de la cruauté... Vous faire tuer, dans le maquis ?

—Quoi ! vous ne comprenez pas que votre affectionnée parente, après vous avoir préparé une jolie femme, une jolie fortune, a arrangé pour vous un joli petit duel à mort pour ce soir... A la condition que vous irez échanger ce soir une balle avec Marliani, pour cause de vendetta qui remonte à cent cinquante ans, vous aurez, si vous survivez, tout ce qu'elle a promis hier ; sinon, non. La bonne dame, il est vrai, y a mis de la complaisance ; tout est arrangé le plus convenablement du monde ; on n'a qu'à aller se promener au maquis pour prendre le frais et apporter sa tête, la balle viendra toute seule... Quelle prévenance ! Pour moi, que cela ne regarde pas, j'ai résolu d'aller d'un autre côté.

—Quoi ! s'écria le malade, serait-il vrai que cette terrible querelle dont mon père m'a parlé quelquefois par hasard existât encore ! Voilà donc l'explication de tous les caprices de ma tante !... Mais j'avais entendu dire que tous nos adversaires avaient péri jusqu'au dernier ?

—Il en reste un, le petit-fils du cousin de l'un des Jacobi... Votre tante vous expliquera cela mieux que moi. Elle a aussi une vieille défroque dont elle se propose de vous faire cadeau ; vous verrez ! Ce sera une précieuse relique pour vous, qui êtes un Labeccio ; mais moi qui ne suis que Paul Duvert, j'ai remercié ; ce serait trop lourd dans mes bagages !

—Monsieur Paul, s'écria Charles d'un ton suppliant, est-il bien vrai que vous songiez à le quitter ! est-il vrai que vous vouliez ainsi abandonner dans une position affreuse un ami désespéré, mourant, qui n'a de ressource et d'espoir qu'en vous ?

Cette prière sembla rappeler Duvert à des sentiments plus généreux. Alors seulement, il regarda Charles et il fut effrayé des ravages que la fièvre et les agitations continuelles depuis vingt-quatre heures avaient faits sur ses traits.

—Seriez-vous aussi malade qu'on le dit ? demanda-t-il avec intérêt ; je n'ai pas la volonté d'aggraver votre position par une retraite précipitée, mais vous comprenez, mon cher Labecio, que ma position à moi n'est plus tenable.

—Oh ! ne m'abandonnez pas, mon généreux ami ! que puis-je faire sans vous ? honneur, fortune, bonheur, tout est perdu si vous ne me soutenez pas. Qui sait ! cette impitoyable parente me chassera peut-être de sa maison, tout faible et souffrant que je suis, si elle vient à apprendre la ruse que nous avions tramée contre elle.

—Que faire alors ?

—Voyez, cherchez vous-même, dit Charles déjà épuisé par cette conversation ; pour moi, je suis si faible ! Ma tête s'égaré... je ne sais...

—Ainsi je ne puis pas même compter sur vous pour un conseil, reprit Paul en retombant dans un de ses accès d'égoïsme, ma foi, monsieur Labecio, vous conviendrez que j'ai fait tout ce qu'on pouvait raisonnablement exiger de l'obligeance d'un ami ; si mes efforts n'ont pas eu tout le succès que nous en espérons, la faute n'en est pas à moi. Réfléchissez donc ; dans cette partie, vous ne mettez pas d'enjeu et vous avez la chance d'un gain magnifique, tandis que moi, qui jouerai ma vie, je n'aurais en gagnant qu'un remerciement à attendre de vous !

—Monsieur Duvert, s'écria le pauvre Charles en sanglotant, vous me faites expier cruellement la faute que j'ai commise d'après vos conseils ! Oh ! que ne m'est-il possible de revenir sur le passé, d'avouer tout à ma tante, d'accepter toutes ses conditions, et, au péril de ma vie...

—Je le crois sans peine, dit Paul d'un ton sec, vous seriez payé pour cela... Mais votre maladie ne sera pas un obstacle sérieux ; dans quelques jours vous serez guéri, sans doute, et si Marliani et votre tante veulent bien attendre jusque-là, vous pourrez tenter l'aventure. Je vous souhaite tout le succès possible !

XV

En achevant ces mots, Paul se leva et se mit à ranger ses effets dans une valise qui formait tout son bagage. Sa conscience lui reprochait bien en secret sa dureté, mais la réflexion étouffait ce bon sentiment. Sa pitié pour le malheureux Charles n'allait pas jusqu'à braver à sa place les chances d'un duel à mort.

Un silence pénible, entrecoupé seulement par les gémissements du malade, régnait dans la chambre depuis quelques instants, lorsque plusieurs coups légers et précipités furent frappés à la porte. La garde alla ouvrir et Thérèse parut toute pâle et tremblante. Elle dit quelques mots en langue corse à la servante, qui lui fit signe qu'elle pouvait entrer.

A la vue de mademoiselle Bianchi, Charles essaya de descendre de son lit et Paul alla au-devant de la jeune fille qui s'avançait timidement.

—Excusez-moi, messieurs, dit-elle d'une voix altérée, si j'ose entrer ici, mais les circonstances expliquent ma hardiesse... Vous devinez sans doute que je sais tout.

—Quoi ! s'écria Paul stupéfait, on vous a dit...

—On m'a dit, monsieur Duvert, reprit Thérèse avec véhémence, que sous un nom d'emprunt vous vous étiez introduit dans une famille honorable et confiante, compromise par cette coupable étourderie. Vous méritez, vous et le faible parent qui a prêté la main à cette supercherie...

—Thérèse, Thérèse, s'écria le malade d'une voix suppliante, ne m'accablez pas ! Il s'agissait de sauver mon père de la ruine et du déshonneur.

Paul restait interdit et confus sans oser lever les yeux.

—Monsieur Duvert, reprit-elle en remarquant les préparatifs non équivoques du départ qu'il venait de terminer, je vois que vous étiez prêt à abandonner votre ami, et sans doute cette conduite est peu généreuse ; mais je n'ai pas à la juger ; je suis fâchée seulement que vous ayez oublié que d'autres devoirs aussi respectables que ceux de l'amitié pouvaient vous retenir ici...

—Je ne vous comprends pas, mademoiselle, dit Paul tout étonné.

—Je veux dire, monsieur, reprit Thérèse d'une voix si émue et si tremblante qu'on l'entendait à peine, je veux dire qu'il y a ici une personne dont vous avez surpris indignement la bonne foi par ce faux nom que vous aviez usurpé ; cette personne, croyant voir en vous un parent, un fiancé, un futur époux, s'est montrée avec vous familière et pleine d'abandon aux yeux de ceux qui habitent cette maison, et si vous partez elle est déshonorée... Oh ! nous ne sommes plus ici dans les brillants salons où l'on fait si bon marché de l'honneur et de la réputation d'une jeune fille ! Dans notre île, dont vous avez raillé si impitoyablement les idées et les mœurs, on est plus sévère, monsieur ; adresser une parole d'amour à une femme, c'est la flétrir si plus tard on renie cette parole. Ici, la plus simple preuve d'affection est un engagement, le plus simple soupçon est une tache... Vous voyez bien, monsieur, que vous ne pouvez partir ainsi !

—Il est donc vrai ! s'écria le malade en gémissant ; ce que je craignais est arrivé ! Ils s'aiment déjà, et ils ont pu se le dire... Thérèse, de grâce, souvenez-vous que votre parent, votre fiancé, c'est moi, ce ne peut être que moi !

—Il est trop tard pour revendiquer ces titres, monsieur Charles, dit la jeune fille avec mélancolie, mais sans colère ; quelles que soient vos fautes, à vous, je n'ose vous les reprocher avec trop de dureté, car votre affection pour votre père peut être une excuse ; quant à votre ami...

—Mademoiselle Thérèse, dit enfin Duvert, qui commençait à revenir de la stupéfaction du premier moment, ne soyez pas trop sévère pour une étourderie dont nous ne pouvions, en arrivant ici, prévoir les graves conséquences. S'il est un moyen de réparer le crime impardonnable que j'ai commis en trompant votre bonne foi, parlez sans crainte, et je m'efforcerai, au prix des plus grands sacrifices, de vous prouver l'estime et l'affection que j'ai ressenties pour vous dès le premier moment que je vous ai vue.

—Nous allons juger, monsieur, de la sincérité de ces sentiments, reprit mademoiselle Bianchi avec une certaine fermeté ; mais, avant tout, je dois vous apprendre comment je suis arrivée à la connaissance de votre secret. Vous étiez parvenu à le dérober aux yeux de ma tante et aux miens, mais vous oubliez qu'un homme qui avait intérêt à vous bien connaître et dont je vous avais averti de vous défier, épiait vos paroles et jusqu'à vos moindres actions : cet homme est Césario. Vous savez, je pense, quelles espérances il avait fondées sur moi avant qu'il fût question du voyage en Corse de mon cousin Charles Labecio. Ce voyage inattendu déconcerta tous ses projets, et il chercha à se défaire d'un rival en lui suscitant des embarras et des ennemis. Ce fut lui qui avertit Marliani du jour et de l'heure où Charles devait arriver, et sans doute il essaya de persuader à cet homme qu'il devait chercher querelle au descendant des anciens ennemis de sa famille. Il s'était trompé dans ses prévisions : Marliani n'est pas un assassin, et au lieu de vous attaquer, comme Césario, dans son âme atroce, en avait sans doute conçu la pensée, il vous laissa passer, se réservant de vous proposer un combat plus loyal et plus généreux.

—Eh bien ! ma foi, je ne me doutais pas hier que nous l'avions échappé si belle, pensa Duvert.

—Or, Césario ignorait, continua la jeune fille, que madame Bianchi avait depuis longtemps le désir d'amener son neveu à un duel qui, dans ses idées, est devenu une nécessité pour l'honneur de notre famille, vous savez quelle récompense elle

proposé. Ce projet a comblé de joie ce misérable Césario, il s'est dit :

« Ou bien Charles Labeccio refusera le combat, et alors il ne sera plus à craindre pour moi, ou bien il l'acceptera, et je puis espérer qu'il y laissera la vie !

« Cependant il y avait une lacune dans ce calcul ; il pouvait se faire que Charles Labeccio fût vainqueur, et alors Césario devait renoncer à ses secrètes prétentions, aussi il a cherché à s'éclairer sur certains soupçons qu'il avait conçus ; il est entré ici furtivement, il a examiné vos bagages, et sans doute il y a trouvé des preuves de cette substitution qu'il avait devinée. De ce moment il a cru n'avoir plus rien à craindre.

« Certain que M. Duvert n'accepterait jamais par pur dévouement un danger inutile, il a exécuté avec ardeur les ordres de sa maîtresse, qui avaient pour but de rendre ce combat prochain et inévitable. Voilà ce qui explique la joie qui brillait dans ses yeux ce matin, ses railleries lugubres, sa colère de me trouver avec vous.

— Oh ! le misérable bandit, murmura Paul entre ses dents, j'espère bien lui régler ce compte...

— Malheureusement pour ses abominables calculs, reprit Thérèse, il n'a pu modérer sa joie en ma présence, et, pour se venger des marques d'affection que je vous ai données devant lui, il m'a déroulé, il y a quelques instants, pendant que vous étiez encore auprès de ma tante, tous les fils de cette intrigue. Convaincu qu'il était impossible de tourner les difficultés insurmontables qu'il a accumulées devant un rival, il m'a initiée lui-même d'un air triomphant à tous les détours de cet inextricable labyrinthe, sans songer qu'il pouvait me fournir ainsi un moyen d'en sortir.

— Il en est donc un ? s'écrièrent les deux jeunes gens à la fois.

— Oui, sans doute, répondit Thérèse en baissant les yeux ; un acte de courage et de dévouement sera toujours dignement apprécié par ma tante, quel qu'en soit l'auteur. Puisque Charles Labeccio ne peut plus être mon époux, il y a possibilité pour un autre d'entrer dans notre famille et d'en prendre en mains les querelles... Et celui que j'ai appelé mon parent, mon fiancé, celui que j'ai considéré comme devant être un jour mon mari...

— Thérèse ! s'écria Paul transporté, je n'ose vous comprendre... De grâce, parlez clairement, car le temps presse.

— Eh bien ! monsieur Duvert, reprit mademoiselle Bianchi avec courage, acceptez ce combat, et je vous jure que je n'appartiendrai jamais à nul autre que vous.

— Madame Bianchi, votre bienfaitrice ?

— Elle n'osera refuser ma main à celui qui aura su venger, au péril de ses jours, ce qu'elle appelle l'honneur de sa famille.

— Non, non, s'écria Charles avec énergie, cet arrangement est impossible... je guérirai bientôt... ce duel est pour moi, moi seul, Charles Labeccio !

— Et moi, je suivrai dès à présent les chances qui se présentent de posséder un jour une si belle récompense ! s'écria Duvert en pressant avec transport la main de Thérèse ; je serai heureux de risquer ma vie pour mériter un si grand bonheur... Charles Labeccio, songez à votre père, à qui tout retard pourrait être funeste. Les parts sont plus égales maintenant et je n'hésite plus à affronter tous les dangers ; je serai à ce rendez-vous. Charles, vous aurez pour vous consoler de ce que vous aurez perdu, l'honneur et le salut de votre père, et moi, j'aurai l'espoir d'être l'époux d'une femme que j'aime et pour qui je risquerais sans regret mille existences... Allons, Thérèse, je vais trouver votre tante ; à votre tour, souvenez-vous de votre promesse !

Cet enthousiasme arracha des larmes à la jeune fille, et elle retint Paul par le bras au moment où il allait sortir :

— De grâce, monsieur Duvert, murmura-t-elle tout émue, réfléchissez au moins quelques instants. Ne vous faites pas illusion : le danger est grand, il est immense... Ce Marliani est adroit, exercé et... c'est un duel à mort, vous le savez !

— Qu'importe ! n'ai-je pas joué ma vie plus d'une fois pour

un stupide point d'honneur ? Pourquoi mon courage faiblirait-il cette fois, pourquoi ma main tremblerait-elle quand le bonheur de toute ma vie va dépendre de mon adresse et de mon courage ? Mon parti est pris : je vais l'annoncer à madame Bianchi, et, s'il le faut, je lui dirai qui je suis, je lui dirai...

— Non, non, Paul, dit Thérèse avec vivacité, j'aime mieux qu'elle l'ignore encore. Il faut qu'à ses yeux et aux yeux de tout le pays l'antagoniste de Marliani porte le nom de Labeccio. Nous la détromperons quand il sera temps.

— Et moi, dit le malheureux Charles avec frénésie, je ne souffrirai pas qu'on s'empare de mon nom pour me frustrer des riches avantages qui m'étaient destinés, je ne souffrirai pas...

— Retenez-le, commanda Thérèse en langue corse à la servante chargée de surveiller Labeccio, retenez-le bien ; ne voyez-vous pas qu'il est dans le délire de la fièvre ?

La vigoureuse paysanne s'empara de Charles qui s'agitait comme un enfant en colère, et le força de rester immobile sur sa couche. Il se débattait avec rage, il écumait, il rugissait, ce qui ne contribuait pas peu à donner du poids à l'assertion, fondée peut-être, de Thérèse.

— Hâtons-nous, murmura-t-elle.

Et tous les deux sortirent, poursuivis par les cris du malheureux Charles qui devinrent de plus en plus faibles à mesure que ses forces diminuaient, et qui s'éteignirent bientôt dans le silence de l'épuisement.

XVI

Thérèse et Paul se rendirent en toute hâte dans la chambre de madame Bianchi. Le délai d'une heure était sur le point d'expirer ; la bonne dame était dans une vive inquiétude, que Césario, demeuré près d'elle, n'avait pas peu contribué sans doute à exciter. Dès que Paul et sa compagne parurent, madame Bianchi demanda précipitamment :

— Eh bien, parlez, mon neveu : qu'avez-vous résolu ?

— Il refuse ! dit Césario d'un ton moqueur et comme sûr de son fait.

— J'accepte, répondit Paul regardant le Grec d'un air menaçant, à la condition...

— Quelle condition ? demanda la vieille.

— A la condition que je vais jeter ce drôle par la fenêtre ! s'écria Paul en s'élançant vers l'intendant.

Césario n'eut que le temps de gagner lestement la porte et de descendre les escaliers quatre à quatre, car il avait lu dans les yeux de Paul que le jeune gaillard était disposé à exécuter sa menace. Madame Bianchi ne parut pas même s'apercevoir du danger qu'avait couru son ancien favori.

— Vous consentez, mon neveu, mon brave garçon ? disait-elle avec exaltation ; oh ! j'étais sûre de ne pas invoquer en vain vos sentiments de respect et de piété pour notre ancienne famille !

— Ne vous y trompez pas, ma tante, dit un peu rudement Paul, certain que dans un pareil moment il pouvait parler sans gêne, ce n'est pas l'orgueil de famille qui me pousse à affronter les dangers de ce combat, mais bien le désir d'être l'époux de la charmante Thérèse, et il faut que vous me juriez...

— Oh ! je vous le jure, elle sera votre femme, dit madame Bianchi prévenant sa pensée.

— Songez, madame, que je viendrai peut-être vous rappeler ce serment. Thérèse m'en a déjà fait un semblable.

— Ainsi, c'est à cette chère enfant que je dois votre décision si prompte, Carlo, dit la vieille dame en regardant sa pupille d'un air gracieux ; allons ! allons ! toutes mes mesures étaient bien prises !

Thérèse sanglotait dans un coin. Madame Bianchi, affublée d'un grand châle et d'un chapeau de forme hétéroclite, tenait à la main un vieux fusil à pierre, assez bien conservé, tout couvert d'ornements et d'incrustations, mais sans doute fort inférieur, pour la commodité et la précision, aux fusils d'invention moderne. Sur une table était de la poudre et des balles.

—Vite, vite, Carlo, s'écria la vieille femme, un Labeccio ne doit pas se faire attendre à une partie d'honneur.

—Est-ce là l'arme que vous me destinez, madame ? demanda Paul tranquillement en examinant le fusil d'un air de connaisseur.

—C'est le fusil de votre oncle Peppo, mon neveu ; je l'ai conservé précieusement pour vous.

—Malgré ses dorures et son clinquant, ce n'est qu'un mauvais rouillard, dit le jeune homme en soupirant.

Cependant, il se mit à charger le fusil avec sang-froid et en silence ; Thérèse le regardait à travers ses larmes ; madame Bianchi examinait tout aussi tranquillement que s'il se fût agi d'une partie de chasse pour son jeune parent.

—Maintenant, madame, dit Paul après avoir terminé ses préparatifs, veuillez me donner un guide qui me conduise au lieu du rendez-vous, et qui m'explique les conditions de ce singulier duel.

—Vous trouverez de ce côté-ci du maquis, un des *parolenti* (témoin) qui vous dira ce que vous aurez à faire. Quant à un guide, je vous en servirai moi-même ; Césario devait être chargé de ce soin, mais vous avez fait une telle frayeur à ce pauvre diable, qu'il s'est enfui, et on ne sait ce qu'il est devenu. Ce sera donc moi qui vous accompagnerai. J'ai donné l'ordre qu'on sellât la *Capitana*.

—Quoi ! madame, vous voulez...

—Et pourquoi non ? dit la vieille dame d'un air piqué, le courage est-il exclusivement réservé à vous autres hommes ? Je vous accompagnerai jusqu'au maquis, et là je vous laisserai remplir votre mission.

—Partons donc, dit Paul en saisissant son arme. Thérèse s'élança vers lui.

—Non, non ! ne partez pas ! s'écria-t-elle avec épouvante ; oubliez ce que je vous ai dit. Je ne savais ce que je disais, ce que je faisais...

—Je n'ai pourtant garde de l'oublier, Thérèse, répliqua le jeune homme d'une voix émue ; ce n'est qu'en bravant ce danger que je pourrai obtenir votre main. Courage ! Je reviendrai.

Thérèse poussa un cri déchirant et tomba évanouie.

—La petite sotte ! dit madame Bianchi avec colère, elle a bien besoin de se trouver mal quand nous sommes si pressés !... Allons, Maria, accourez vite et prenez soin de cette poulette délicate... Au moins nous voilà quittes de ses jérémiades ! Il est bien étrange que les jeunes filles d'aujourd'hui ne puissent plus comprendre combien la vendette est sacrée.

Elle s'appuya en toussant sur le bras de Duvert, et ils sortirent de la maison.

Devant la porte était une vieille ânesse poussive, comme sa maîtresse, et surmontée d'une mauvaise selle à l'anglaise ; un petit garçon déguenillé en tenait la bride. C'étaient là le page et la haquenée de madame Bianchi dans cette occasion solennelle.

—Pardien ? murmura Paul, pendant que la vieille dame se hissait péniblement sur la *Capitana*, cette enragée diablesse aurait pu choisir une monture plus poétique pour me conduire peut-être à la mort. Si j'en réchappe, je n'oserai jamais avouer que j'avais pour compagnon en allant à cette belle partie, un gamin déguenillé et une vieille folle montée sur une bourrique.

—Houp ! la *Capitana* ! dit madame Bianchi joyeusement ; allons, mon neveu, un retard serait une honte pour nous tous.

On se dirigea vers la gorge qui servait d'issue à la vallée, et bientôt on se trouva dans les vastes plaines où s'étendaient les maquis. Pendant le trajet, madame Bianchi parlait à Paul de l'ancienneté de la famille, de la splendeur nouvelle qu'allait lui donner sa belle conduite ; Paul songeait à Thérèse, à son vieux père et à sa belle ferme-modèle de Flandre, qu'il ne reverrait peut-être plus. Bientôt on arriva sous un taillis silencieux, fourré, presque impénétrable, dont le soleil dorait les cimes les plus élevées et dont les parties inférieures étaient dans une obscurité profonde. C'était le maquis où

devait avoir lieu le combat. Un homme, assis sur la lisière, se leva dès qu'il aperçut les assistants, et s'approchant de Paul, lui dit d'une voix brève et sans autre explication :

—Entrez de ce côté, signor Carlo ; Marliani va entrer par le côté opposé. Il vous est défendu de sortir l'un et l'autre de ce bois avant que votre querelle soit vidée. Adieu.

Il s'éloigna après avoir salué madame Bianchi, et courut prévenir les autres témoins que tout était prêt.

—Je ne veux pas vous retarder, dit la vieille presque aussitôt ; allez, Carlo, et soyez digne du nom que vous portez ? Courage, mon garçon ; Dieu veillera sur vous !

Elle embrassa son neveu, et reprit le chemin de Casabella, sans même tourner la tête.

Resté seul, Paul écouta un moment les *houp ! houp !* qui servaient à animer la *Capitana*, regarda tristement le maquis sombre où il lui semblait déjà voir briller des yeux étincelants et le caïon d'une carabine, puis soulevant son fusil d'un air pitoyable :

—Allons ! dit-il, il n'y a pas à tortiller... je suis *flambé*... voyons pourtant !

Et il pénétra dans le fourré avec précaution.

XVII

Madame Bianchi était rentrée depuis longtemps à Casabella.

Assise dans la salle basse, devant une fenêtre de laquelle on pouvait apercevoir le maquis, elle penchait de temps en temps la tête comme pour saisir le bruit d'une explosion lointaine ; mais la campagne à l'entour de l'habitation restait plongée dans un profond silence, Thérèse, blottie dans un coin, laissait par moments échapper des sanglots que sa tante réprimait aussitôt par un regard sévère.

Dans son étrange exaltation, madame Bianchi n'avait jamais réfléchi à la grandeur du dévouement de ce jeu de homme, qui, pour satisfaire d'absurdes préjugés, exposait bravement sa vie ; mais elle pensait que son champion pouvait succomber et que l'unique rejeton de la famille Labeccio mourrait ainsi sans vengeance et sans postérité.

Aussi était-elle presque aussi pâle et aussi agitée que sa nièce dans l'attente de l'événement.

Quant à Thérèse, elle pensait qu'elle seule avait jeté dans cette périlleuse querelle un homme qui devait y rester étranger ; sa conscience lui faisait de poignants reproches, et déjà son imagination frappée lui représentait le pauvre Paul blessé à mort par la balle de son adversaire.

Les deux femmes, sans se communiquer leurs réflexions, étaient donc en proie à des angoisses à peu près égales.

Le jour commençait à baisser et les approches de la nuit enlevaient des chances favorables à Paul Duvert, qui pouvait s'égarer dans l'obscurité et se livrer lui-même aux coups de son ennemi.

Cependant aucun bruit ne se faisait entendre dans la direction où se trouvaient les deux adversaires ; sans doute ils ne s'étaient pas encore rencontrés.

—Rien, rien ! dit madame Bianchi après avoir écouté en retenant son haleine ; mon Dieu ! quelle circonstance imprévue aurait-elle empêché le duel d'avoir lieu ?... Eh bien ! continue-t-elle avec aigreur en se retournant vers Thérèse, croyez-vous que vos larmes et vos soupirs puissent remédier à quelque chose ? Pourquoi les hommes ont-ils force, adresse et courage, si ce n'est pour les employer dans une noble cause ? Moi-même ne sais-je pas que c'est le fils de mon frère, le seul espoir de ma famille, qui va peut-être mourir ? Est-il possible d'oublier que le nom des Labeccio va peut-être s'éteindre avec lui ? Et cependant, voyez... je suis calme, moi, je n'ai pas peur !

Un léger tremblement nerveux contredisait cette affirmation. Thérèse répondit en sanglotant :

—Vous, ma tante, vous n'êtes occupée que de l'honneur de la famille ; mais moi, qui, par mes supplications et mes promesses...

—Ne vous repentez pas, Thérèse, dit l'inexorable madame

Bianchi d'une voix austère ; la mission des femmes est d'exhorter les hommes à bien faire leur devoir. Mais, ajouta-t-elle en se détournant avec colère, vous êtes plus portés, vous, à désespérer les autres qu'à donner du courage. Avec vos soupirs et vos gémissements, vous finiriez par me rendre moi-même aussi faible, aussi timide que vous. Où est Césario ?

— Depuis sa querelle avec monsieur... Carlo, votre intendant n'est pas rentré.

— J'y songe, reprit madame Bianchi avec effroi ; mon neveu a insulté Césario, il l'a menacé, et si Césario, tout Grec qu'il est, voulait aussi goûter de la vengeance, s'il avait tenu quelque piège.

— Le croyez-vous, ma tante ? s'écria Thérèse en tressaillant, croyez-vous que Charles, au lieu d'un ennemi à combattre, ait pu en trouver deux ?

Madame Bianchi réfléchit un moment.

— Non, non, dit-elle enfin, Marliani ne l'eût pas souffert. Marliani est honnête à sa manière, et on n'a rien à craindre de lui. Quant à Césario, il est trop lâche pour attaquer franchement qui que ce soit. Il cherchera peut-être à se venger par des moyens détournés, mais il reculerait devant un meurtre... Non, non, je me suis trompé ; ce n'est pas cela.

Le bruit de cette conversation n'avait pas permis aux deux femmes d'entendre les pas lourds et cadencés de plusieurs personnes qui s'étaient approchées de la maison, et qui bientôt frappèrent rudement à la porte extérieure. Madame Bianchi et sa nièce en parurent également surprises et effrayées.

— Qui peut venir ici dans un pareil moment ? demanda la vieille dame, et pourquoi Génovéva ne va-t-elle pas recevoir ces importuns ?

— Ma tante, dit Thérèse en se levant, Génovéva est près de ce jeune homme malade et ne peut le quitter, car il a le délire.

— Maudit soit ce jeune homme et sa sottie maladie ! Allez voir vous-même, Thérèse, et congédiez vite ces gens-là, quels qu'ils soient.

Thérèse voulut obéir, mais les émotions de la soirée avaient épuisé ses forces ; ses jambes fléchissaient sous elle et refusaient de la porter. D'ailleurs, les visiteurs, impatientés d'attendre, avaient pénétré sans façon dans la maison. La frayeur de Thérèse augmenta encore en entendant un cliquetis d'armes dans le corridor qui conduisait à la salle basse.

— Ce sont les *collets jaunes*, dit-elle hors d'elle-même.

— Les collets jaunes ! que viennent-ils faire ici ? Est-ce que déjà...

La porte s'ouvrit et Thérèse put s'assurer qu'elle ne s'était pas trompée. C'était, en effet, une escouade de ces voltigeurs corse qui étaient alors les auxiliaires de la gendarmerie départementale et que les habitants désignaient sous le nom de *collets jaunes*, parce que cette couleur ornait les revers de leurs uniformes bruns. Cette milice, particulière à la Corse, était, par la nature même de ses fonctions, odieuse à la population indigène ; et la présence de quelques-uns de ses membres à Casabella fut particulièrement désagréable en ce moment à madame Bianchi.

— Qu'y a-t-il, messieurs ? demanda-t-elle avec autorité en se levant ; de quel droit pénétrez-vous ainsi chez moi ?

Les gendarmes s'étaient arrêtés à l'entrée de la salle, l'arme au pied. Le caporal, gros homme à figure bénévole, qui avait dans sa brigade la réputation de beau parleur, fit le salut militaire et répondit d'un air prétentieux :

— Excusez-nous, madame, si nous vous dérangeons ; mais comme nous n'avons trouvé personne pour nous recevoir, nous sommes entrés tout seuls... Vous savez, le service avant tout.

— Et votre service, monsieur le caporal, vous donne-t-il le droit de pénétrer dans ma maison sans mon aveu ?

— Pas positivement, madame ; mais, connaissant votre bonté, les camarades et moi nous avons pensé que vous ne nous refuseriez pas un verre de vin... Attendu que, pour le bien du service, nous avons fait trois lieues sans nous *repasser* aucune espèce de rafraîchissement.

En même temps, le caporal se tourna vers son escouade,

comme pour obtenir l'approbation de ses inférieurs à cette magnifique harangue.

— Et c'est pour cela que vous nous avez fait une telle frayeur ? dit madame Bianchi avec colère ; prouvez-vous donc ma maison pour un cabaret ?

— Non, certainement, madame, dit le voltigeur d'un air piqué ; et s'il en est ainsi, n'en parlons plus. Seulement, je vous prévient que nous ferons notre devoir dans toute sa rigueur... Allons, vous autres, poursuivit-il, en plaçant son arme sur l'épaule, il faut bivouaquer devant la porte, puisqu'on n'a pas ici une chaise et un verre de quelque chose à nous offrir... Mais que personne ne puisse sortir de cette maison !

— Et pourquoi donc cet ordre ? demanda madame Bianchi en pâlisant.

— Ah ! voilà, dit le caporal d'un air dégagé ; et quand nous tiendrons votre neveu, si c'est lui que nous devons empoigner, nous le traiterons sans plus d'égards que le dernier des mal-fauteurs de la montagne.

— Mon neveu ! que dites-vous ? Caporal, restez, restez, je vous en prie.

Le caporal ne demandait pas mieux.

— Allons ! reprit-il en laissant retomber bruyamment la crosse de son fusil, puisque vous avez la bonté de nous inviter... Camarades, madame vous propose de vous rafraîchir légèrement en attendant notre homme.

— Thérèse, dit madame Bianchi avec agitation, appelle Génovéva... ou plutôt, non... donne toi-même à ces messieurs quelques cruchons, là, dans la cuisine.

— Mais, ma tante...

— Va, va, mon enfant, dit la vieille femme que la terreur rondait plus affectueuse qu'à l'ordinaire.

Thérèse sortit pour exécuter ses ordres.

— Caporal, reprit la maîtresse de la maison à voix basse, ne m'avez-vous pas parlé de mon neveu, Charles Labecco, et ne pouvez-vous m'apprendre...

— Votre neveu a des ennemis ! répondit le caporal d'un air mystérieux.

— Des ennemis ?

— Oui, sans doute ; nous savons qu'il est en vendetta avec Marliani, et le gouvernement, voyez-vous, n'entend pas ça : s'il y a un homme de tué dans le maquis, nous sommes ici pour arrêter le meurtrier.

— Mais si c'est un duel... un duel loyal ?

— Que voulez-vous ? Aujourd'hui on est venu à l'hôtel de la gendarmerie avertir le lieutenant que deux hommes en vendetta se cherchaient dans le maquis pour se tuer, et on a nommé Marliani et M. Labecco. Pour lors, le lieutenant m'a dit : " Caporal Sénèque, prenez-moi dix hommes ; trois se rendront chez Marliani, trois chez M. Labecco, et quatre batront le maquis, s'il y a du sang versé, attrapez le vainqueur et emmenez-le moi." — Compris, ai-je dit ; et comme je suis ferré sur la consigne, je m'en vante, j'ai suivi mot pour mot l'ordre du lieutenant. Quatre bons gaillards sont lâchés dans le fourré, trois autres sont chargés de coffrer Marliani s'il rentre chez lui après l'affaire. Moi, madame, qui connais la maison et qui ai été éduqué à la politesse envers les dames, j'ai choisi ce poste par égard pour vous, afin d'avoir l'honneur d'arrêter honnêtement M. Labecco, s'il y a lieu...

— Mais encore une fois, puisqu'il s'agit d'un duel où les chances sont égales pour les deux adversaires !

— Je le crois, puisque vous le dites, reprit le galant caporal en portant la main à son chapeau ; mais que voulez-vous ? Sans doute tout n'est pas parfaitement en règle, car le lieutenant a donné la consigne, et le militaire ne connaît que l'ordre de ses chefs. Celui que nous amènerons, contera la chose aux juges, ça ne nous regarde pas.

Pendant cette conversation, Thérèse était rentrée, et en avait entendu assez pour savoir de quoi il s'agissait. Toute tremblante, elle désigna du doigt aux militaires la cuisine où elle avait disposé des rafraîchissements.

— Je vous entends, ma jolie demoiselle, dit Sénèque, avec

force mines prétentieuses et ridicules ; vous vous êtes donné la peine de préparer avec vos blanches mains *quelque chose* pour les braves camarades... Je parie que ni eux ni moi n'avons jamais été servis par si jolie vivandière !

Les gendarmes applaudirent par un gros rire respectueux à ce madrigal de caserne, et entrèrent dans la cuisine, où on les entendit bientôt choquer bruyamment leurs verres.

XVIII

Cependant le soleil était couché, et aucun bruit ne s'élevait encore du maquis. Madame Bianchi avait repris son poste à la fenêtre, et son agitation allait croissant.

—Ma tante, murmura Thérèse avec désespoir, il est donc vrai ? Si, par bonheur, notre ami échappait au danger de ce combat, il serait arrêté, emprisonné comme un criminel, jugé, condamné peut-être ? Oh ! c'est affreux !

—Oui, c'est affreux ! répéta la vieille dame ; ces collets jaunes vont faire manquer le duel, l'occasion de le recommencer ne se présentera peut-être plus... Une si belle vengeance, que j'ai mis vingt ans à préparer !

—Ma tante, reprit Thérèse, suivant toujours son idée, pendant que madame Bianchi était absorbée par la sienne, si nous envoyions quelqu'un pour prévenir les adversaires ?

—Y pensez-vous, mademoiselle ? il faut que ce duel ait lieu... il le faut... et nous pouvons espérer encore. Mais qui vient là ? demanda-t-elle brusquement en entendant marcher dans le corridor.

Thérèse courut vers la porte, en espérant celui qu'elle attendait, c'était Charles Labeccio, pâle, défait, et s'appuyant contre la muraille pour pouvoir marcher. Mademoiselle Bianchi, émue de pitié, s'avança pour soutenir le pauvre malade ; mais la tante ne put réprimer un mouvement d'humeur,

—Eh ! monsieur Duvert, demanda-t-elle, est-il sage de quitter votre chambre ? Que désirez-vous ? Une affaire grave nous occupe, etc...

—Excusez-moi, madame, dit Charles en se laissant aller sur un siège, j'ai profité du moment où la femme qui me garde s'est endormie... Je voulais vous parler... Oh ! mon Dieu, est-il temps encore d'éviter un grand malheur ?

—De quel malheur parlez-vous ? dit madame Bianchi d'un air de mépris. Est-ce donc un malheur pour un homme de risquer sa vie dans une cause qui intéresse l'honneur de son nom ?

—Mais si celui qui expose sa vie pour cette cause n'y était réellement pas intéressé ?

—Que signifie, monsieur, une telle plaisanterie ?

—Cela signifie, madame, que votre parent, le fils de votre frère, à qui revenait de droit le soin de cette vengeance, le véritable Charles Labeccio enfin, est là devant vous, et que la personne chargée de soutenir cette querelle est un étranger, un ami de votre malheureux neveu.

—Vous mentez ! vous mentez ! s'écria impétueusement madame Bianchi ; ce jeune homme a encore le délire de la fièvre, continua-t-elle en s'adressant à sa nièce.

—Et cependant, ma tante, il vous a dit vrai, murmura timidement Thérèse.

—Quoi ! vous aussi, vous osez soutenir ?... Mais c'est impossible... Pourquoi cette substitution ? Comment cet autre jeune homme eût-il accepté par pur dévouement... ?

—Cette substitution, madame, dit Charles avec mélancolie, avait pour but d'empêcher que votre malheureux éloignement pour moi ne nuisit aux intérêts de mon père, menacé d'une ruine prochaine.

—Et M. Paul Duvert, ajouta Thérèse, s'est jeté dans cette périlleuse entreprise parce qu'il m'aime, et parce que je le lui ai ordonné.

La vieille dame les regarda tous les deux avec des yeux flamboyants.

—Vous, un Labeccio ! s'écria-t-elle en s'adressant à Charles, vous, le descendant de tant d'hommes de résolution et de courage ! Non ! non ! cela n'est pas, ou si vous êtes réellement de

cette noble famille, vous l'avez déshonorée, car vous êtes un lâche !... Oui, un lâche ! puisque vous avez souffert qu'un autre exposât sa vie pour vous, qu'un autre employât le mensonge pour vous acquérir des avantages dont vous étiez indigne.

—Ma tante, avant de m'accabler du poids de votre colère, songez à la position affreuse dans laquelle je me trouvais, songez à la maladie subite...

—Que m'importe maintenant cette vengeance ! reprit madame Bianchi sans l'écouter ; que m'importe que le sang de notre ennemi soit versé, si ce n'est pas Charles Labeccio qui l'aura fait couler ! Je ne puis accepter le dévouement de cet étranger ; s'il venait à succomber, il nous laisserait des remords à tous... Non, je ne dois pas souffrir que ce duel ait lieu, il faut envoyer quelqu'un au maquis, engager M. Duvert à revenir... et laisser sur le nom de Labeccio une tache ineffaçable.

—Vous vous trompez, madame, dit Charles avec chaleur ; obtenez que ce combat soit remis. Avec des soins, la maladie qui m'accable cessera bientôt peut-être, et alors je défendrai l'honneur de mon nom, je vous le jure ! Mais empêchez que ce duel ait lieu aujourd'hui, empêchez que Paul Duvert ne puisse être victime de son courage.

—Eh bien ! dit Thérèse, puisque c'est moi qui ai poussé votre ami dans cette terrible affaire, c'est à moi de l'en tirer... Je vais me rendre au maquis... j'appellerai, je crierai, il reconnaîtra ma voix, et peut-être...

Une détonation lointaine, et qui se prolongea au milieu du calme de la campagne, lui coupa la parole.

—Il est trop tard ! dit madame Bianchi.

—Il est mort, peut-être ! s'écria Thérèse en tombant à genoux ; mon Dieu ! ayez pitié de lui.

Un long et solennel silence suivit cette exclamation. Les assistants prêtaient l'oreille pour saisir le bruit d'une seconde explosion du côté du maquis ; ils n'entendirent autre chose que le cliquetis des verres et les rires des gendarmes dans la pièce voisine.

—Oui, l'un des deux adversaires a succombé, dit enfin madame Bianchi lentement ; on n'a tiré qu'un seul coup.

—Quoi ! s'écria Charles avec désespoir, ma fatale étourderie aura-t-elle eu de si terribles suites ? Thérèse, Thérèse, pourquoi n'avez-vous pas laissé partir ce malheureux Paul ?

—Espérons encore, murmura la pauvre fille, qui peut-être elle-même n'espérait plus.

—Et dire, s'écria madame Bianchi avec une sorte de rage, que la mort de l'un des deux adversaires, quel qu'il soit, aura été inutile pour l'honneur de notre nom ! Vous devrez compte du sang versé par votre faute, Charles Labeccio.

—Charles Labeccio ! voilà notre affaire, reprit une voix avinée dans la cuisine ; allons, camarades, laissons là nos verres... C'est pour le bien du service. Notre homme est arrivé.

En même temps, Sénèque et ses hommes, chancelants et à demi-ivres, entrèrent dans la salle en traînant pesamment leurs armes. Le caporal s'approcha de Charles, le regarda un moment, et partant d'un éclat de rire, dit à ses camarades :

—Hein ! comme ça vous a une mine, les gaillards ! qui viennent de faire un mauvais coup ! Ceux-là, ja les reconnaîtrais entre mille, moi ! Cependant celui-ci n'a pas l'air méchant ; c'est un monsieur comme il faut ; aussi du respect et de la convenance, si c'est possible.

—Ah ! ça, jeune homme, continua-t-il en s'adressant à Charles tout ébahi, nous avons donc tué Marliani ? Le vieux coquin était un peu coriace, n'est-ce pas ? Maintenant, mon petit ami, il ne faut pas vous faire prier... vous allez nous suivre, n'est-ce pas ? Nous marcherons doucement, je vous le promets. Vous conviendrez, madame, ajouta-t-il en se tournant vers madame Bianchi, qu'on ne peut mettre plus de politesse à la chose ?

Madame Bianchi, parfaitement indifférente au sort de son neveu, ne dit pas un mot pour expliquer aux voltigeurs corses

ce malentendu, et Charles savait à peine ce qu'on lui voulait. Mais Thérèse, voyant les agents de la force publique se préparer à porter la main sur lui, s'écria :

— Arrêtez ! messieurs, ce n'est pas Charles Labeccio.

— Arrêtez ! répéta le facétieux Sénèque, je ne demande pas mieux. Pour ce qui est de dire que celui-ci n'est pas Charles Labeccio, c'est une couleur ! La respectable patronne ne lui a-t-elle pas donné ce nom, tout à l'heure ? Mais je vois ce que c'est, continua-t-il en regardant la jeune fille ; vous voyez, ma jolie demoiselle, parce que vous nous avez donné une cruche de genièvre au lieu de vin, que nous sommes gris pour cela ? Ah ! il était fidèlement bon, le genièvre ; mais les camarades sont solides au poste. N'est-ce pas, les autres ?

— Oui, oui, grognèrent ses compagnons.

Thérèse, en effet, dans son trouble, avait apporté par mégarde aux gendarmes une cruche de genièvre, et, comme on le voit, ces messieurs avaient largement fait honneur à la liqueur enivrante.

— Eh bien ! messieurs, dit Charles, quand ja serais véritablement Charles Labeccio, je voudrais savoir...

— Vous l'entendez, les autres ? dit Sénèque ; passez moi un bout de corde que je lui lie les mains. Il avoue être Charles Labeccio.

— Charles Labeccio ! présent ! répéta, comme un écho, une voix nouvelle ; qu'est-ce que l'on veut à Charles Labeccio ?

Au même instant, Paul parut au milieu de l'assemblée. Ses vêtements étaient en désordre, souillés de verdure ; ses mains et son visage portaient la trace des épines et des ronces dont le maquis était hérissé ; cependant il semblait aussi gai, aussi étourdi que jamais.

Sa vue produisit un effet électrique sur les principaux acteurs de cette scène. Charles et Thérèse poussèrent un cri de joie, et madame Bianchi s'approcha vivement de lui, en lui demandant à voix basse :

— Il est mort, n'est-ce pas ?

Mais Paul ne vit personne que Thérèse, et s'écria de son ton jovial :

— Vous me l'aviez bien dit, mademoiselle, que je reviendrais ; me voilà !

— Est-ce que j'ai trop bu de genièvre ? se demandait le caporal Sénèque ; ah ! ça, vous autres, est-ce que vous voyez double comme moi ? N'y a-t-il pas ici deux Charles Labeccio ?

— Il n'y en a qu'un, caporal, répliqua Paul en riant, car du premier coup d'œil il avait reconnu dans quel état se trouvait l'autorité, il n'y en a qu'un, et c'est moi.

— Ah ! c'est vous ! ce n'est donc pas l'autre ? Jeune homme, ne plaisantons pas le service, et procédons par ordre à l'interrogatoire : Ne deviez-vous pas vous battre avec Marliani ?

— Oui.

— C'est vous qui étiez dans le maquis avec lui ?

— Oui, vous pouvez voir que j'en porte les marques.

— En ce cas, je vous arrête comme auteur de la mort de Marliani.

Paul repoussa l'ivrogne.

— Mais Marliani est vivant ! dit-il.

— Vivant ! s'écrièrent tous les assistants avec des injonctions de voix différentes.

— Une preuve, c'est que le voici.

En effet, on aperçut en ce moment dans l'ombre du corridor la haute taille de Marliani. Le vieux Corse s'avança dès qu'il se vit l'objet de l'attention générale. Son œil si fier d'ordinaire était terne et abattu, sa contenance morne et humiliée. Il tenait sous le bras son fusil déchargé, encore noirci par la fumée d'une explosion récente. Il s'arrêta devant madame Bianchi, dont la vue de son ennemi avait réveillé toute la haine.

— Madame, dit-il avec une gravité triste, votre neveu m'a donné la vie, et je viens remplir la promesse que je lui ai faite. Nous errions tous les deux dans le maquis... je l'ai aperçu le premier, j'ai tiré ; mon œil et ma main ne sont plus aussi sûrs qu'autrefois ; Charles Labeccio n'a pas été atteint.

— Eh ! eh ! le coup n'était pourtant pas mauvais, dit Paul en riant, votre balle a frappé le bois de mon fusil et emporté la petite tête de sanglier qui en faisait l'ornement.

— Votre neveu, poursuivit Marliani du même ton, a autant de présence d'esprit que de courage. Il s'est aussitôt élancé sur moi, a appuyé le canon de son fusil sur ma poitrine et m'a dit : " Je pourrais te tuer, et la querelle entre ta famille et la mienne serait à jamais finie ; je te laisserai la vie, mais à la condition que tu viendras toi-même reconnaître devant ma respectable tante que les Labeccio ont vaincu les Jacobi en courage et en générosité ; acceptes-tu ? " Son fusil était toujours dirigé contre ma poitrine, son œil était animé, sa main ferme... J'ai accepté.

— Ainsi donc, Marliani, reprit madame Bianchi dont les yeux pétillaient d'orgueil et de joie, tu te reconnais vaincu par un Labeccio ? Tu avoues que nous pouvions prendre notre revanche du meurtre de Peppo Labeccio, mis à mort par ton aïeul, et que par pitié pour toi nous ne l'avons pas fait ?

— Je l'avoue, murmura le Corse avec effort.

— Eh bien ! s'écria Paul, j'avoue à mon tour, papa Marliani, que vous ne bronchez pas devant le danger, et que c'eût été dommage de tuer un homme comme vous parce qu'il a été malheureux.

En même temps, il serra la main à son adversaire, qui parut sensible à cette marque d'intérêt et lui rendit vigoureusement son étreinte.

— Ainsi donc, reprit madame Bianchi avec dignité, la querelle entre les Labeccio et les Jacobi a été finie à l'avantage des Labeccio ; que tout le monde s'en souvienne !... Maintenant, Marliani, je ne vous conserve pas de rancune ; quand vous passerez par Casabella, vous viendrez nous demander un verre de genièvre.

— Du genièvre ! s'écria Sénèque ; ceci me fait souvenir, puisqu'il n'y a personne à arrêter, que notre cruche n'est pas finie...

— Allez la finir à ma santé, dit madame Bianchi.

Marliani se retira après avoir salué profondément ; les gendarmes rentrèrent dans la pièce voisine.

— Eh bien ? ma tante, êtes-vous contente ? demanda Paul.

— Monsieur Paul Duvert, répondit la vieille femme d'un air de gratitude, vous nous avez rendu un service immense ; vous aurez la récompense que vous avez ambitionnée... Dans quelques jours, vous partirez pour la France, et dans trois mois vous reviendrez à Ajaccio ; vous m'y trouverez avec ma nièce.

— Quoi, madame ! vous savez mon nom, et vous avez la bonté de consentir...

— Pendant le peu de temps que vous resterez ici, vous porterez le nom de Labeccio, afin qu'on ne soupçonne pas dans le pays que vous étiez étranger à notre famille... Ma nièce aura pour dot tout ce que je possède... seulement, je vous demanderai la permission d'administrer encore cette propriété en compagnie de Césarino. Cet homme est pour moi comme les chiens hargneux, dont les maîtres ne peuvent se passer... C'est lui qui vous a dénoncé aujourd'hui aux Collets-Jaunes, mais je vous demande son pardon.

— Il ne peut plus nous nuire, madame ; je vous promets de le laisser en paix.

— Et moi, ma tante, et moi ? demanda Charles avec tristesse.

— Vous, monsieur, votre ami vous remettra la traite de quatre-vingt mille francs... Vous aurez sauvé votre père ; n'est-ce pas tout ce que vous désiriez en venant ici ?

— Et votre affection, ma tante ?

— Jamais.

FIN

LA MORT DE PIERRE DUVERNAY

AU BON MARCHÉ MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

GRANDE VENTE ANNUELLE A UNE REDUCTION SPECIALE DE 50 POUR CENT.

AU CLIENT DE LA VILLE ET DE LA CAMPAGNE.

UN BONANZA POUR UN ET TOUS.

L'inventaire étant terminé et voulant faire place à notre grande importation du printemps, les marchandises d'hiver doivent partir à n'importe quel prix.

COUVERTES à être clairées à 75 cts chaque.

CONFORTABLES à être clairés à 70 cts chaque.

TUQUES, CEINTURES, MITAINES à être données à 50 cts dans la piastre.

MANTEAUX, DOLMANS, PALETOTS doivent partir à n'importe quel prix.

AVANTAGE SANS PAREIL 7000 verges de Satin pur Soie dans toutes les couleurs possibles, pour clairer à 15 verges pour \$3.00.

Demandez à voir notre Pluche de Soie, largeur extra, dans toutes les couleurs, à 55 cts la verge,

ainsi que notre grand assortiment de Soie gros grain, dans toutes les couleurs, à être donné pour 50 cts la verge.

NOUS TENONS LE DEVANT—Grande vente sans réserve de Tapis et Prelards à 50 pour cent de réduction. Le tout doit être vendu SANS RESERVE, A N'IMPORTE QUEL PRIX.

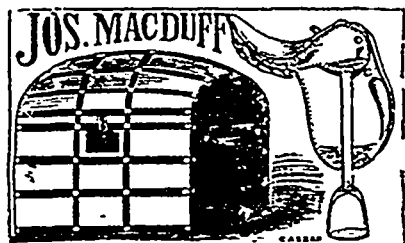
Tous sont les bienvenus AU BON MARCHÉ.

1869 — RUE NOTRE-DAME, Près de la RUE MCGILL — 1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

CASTOR-FLUID. On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 CTS. LA BOUTEILLE.

HENRY R. GRAY, Chimiste - Pharmacien
144 Rue Saint-Laurent, Montréal.



Nous attirons l'attention de nos lecteurs d'une manière spéciale sur la maison JOS. MACDUFF, Sellier et fabricant de Valises. Tous les produits de cet établissement sont faits à la main. Harnais complet, d'une solidité à toute épreuve, cousus à la main, depuis \$12.00

JOS. MACDUFF, SELLIER
No. 701, Rue Ste-Catherine, Montréal
Couvertures de cheral, peignes, étrilles, brosets, fouets, etc. aux meilleures conditions.

DEMANDEZ A VOTRE EPICIER

L'HUILE "STAR"

POUR VOTRE MACHINE A COUDRE

C'EST LA MEILLEURE JUSQU'A PRESENT
CONNUE

Exigez une bouteille avec une ETOILE sur le
Bouchon et sur l'Étiquette.

Avant d'aller ailleurs les familles sont priées de faire une visite chez

LABBÉE ET CIE

MARCHANDS DE

FERRONNERIES, PEINTURES, VAISSELLES

HUILES, VERNIS, VERRERIES

Outre d'avoir un grand assortiment, ses prix sont si bas qu'ils ne craignent aucune concurrence. N'oubliez pas l'adresse:

No. 587, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

A l'Enseigne du Cadenas Tricolore.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

Bijoux et d'Objets de Fantaisie

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FORTIER & CIE

No 865, RUE STE-CATHERINE

MONTREAL

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

ETABLIE EN 1863

G. CONSTANTINEAU

Poeles, Fournaises et Ustensiles de Cuisine

AGENT POUR

"DUNDAS STOVE CO."

Manufacture célèbre pour leur

FOURNEAU ELECTRIQUE

qui a remporté le PREMIER PRIX à la dernière Exhibition

1950, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

O. COURTEMANCHE

102 RUE ST-DOMINIQUE

502 ET 504 RUE DORCHESTER

Obligé pour cause de santé de se retirer des affaires, offre en vente son fonds de magasin consistant en Meubles, Poeles, Lampes, Lâtres, Verreries, etc. à des prix vraiment bon marché. Il acceptera aussi bien en échange pour le prix de son stock une propriété foncière. Etabli depuis 14 ans, il a le plaisir de dire que celui qui achètera son magasin y fera une des plus jolies et lucratives affaires. En attendant cette vente en bloc le public pourrait faire une visite à l'adresse ci-dessus, pour acheter avec un rabais de 50 p. cent. Venez et voyez.

O. COURTEMANCHE,

102 rue St-Dominique, 502 et 504 rue Dorchester, Montréal

ACHETEZ VOUS LE MONDE Politique, commercial, industriel, littéraire et agricole. Bureaux et ateliers, 1650 rue Notre-Dame, Montréal. Le journal Le Monde, possède la plus grande circulation de toute la presse française de la Péninsule. Prix de l'abonnement, édition quotidienne, y compris le numéro littéraire du samedi, 48 pages, un an \$3.00, 6 mois, \$1.70, 4 mois, \$1.00. Edition hebdomadaire, publiée chaque vendredi, à 8 grandes pages, résumé fidèle de notre édition quotidienne, un an, \$1.00, 6 mois, 50c. invariablement payable d'avance. Nous publions toutes les semaines une liste des marchés de détail. Les feuilletons du MONDE, acquis à grand frais, sont toujours de la plus haute moralité et sont choisis parmi les œuvres des meilleurs romanciers. Ces feuilletons, achetés en librairies coûtent de 3 à 4 piastres chacun, et nous en publions 5 ou 6 par année. — Tout abonné qui d'ici au 1er février 1887, payera ses arriérés et une année en avant, de même que pour les nouveaux, recevra en récompense une des magnifiques brochures suivantes: *L'Empoisonneuse, la Mort qui parle, l'Honneur du nom, la Femme fatale, Le 10 Riell*, au choix des abonnés. — Autres avantages, ILLUSTRATIONS, à partir du 1er Janvier 1887, le MONDE publiera toutes les semaines plusieurs illustrations intéressantes. Illustrations dans le feuilleton et gravures de circonstances. LE MONDE sera alors le seul journal français QUOTIDIEN illustré. Conditions pour les villes—Qu'on n'oublie pas les grands avantages que nous offrons à nos lecteurs. Demandez LE MONDE qui est en vente dans tous les dépôts de journaux de la ville et de la campagne. Seulement **UN CENTIN LE NUMERO.**

LA PRESSE

JOURNAL INDEPENDANT — QUOTIDIEN ET HEBDOMADAIRE

Contient les meilleurs renseignements et possède la plus grande circulation.

Edition Quotidienne, \$3.00 par année.

Edition Hebdomadaire, \$1.00 par année.

PAYABLE D'AVANCE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, 45 Place Jacques-Cartier, Montréal.